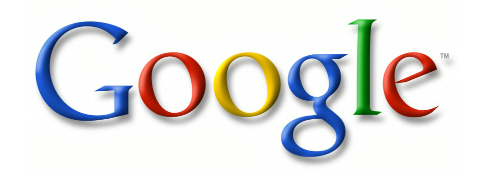
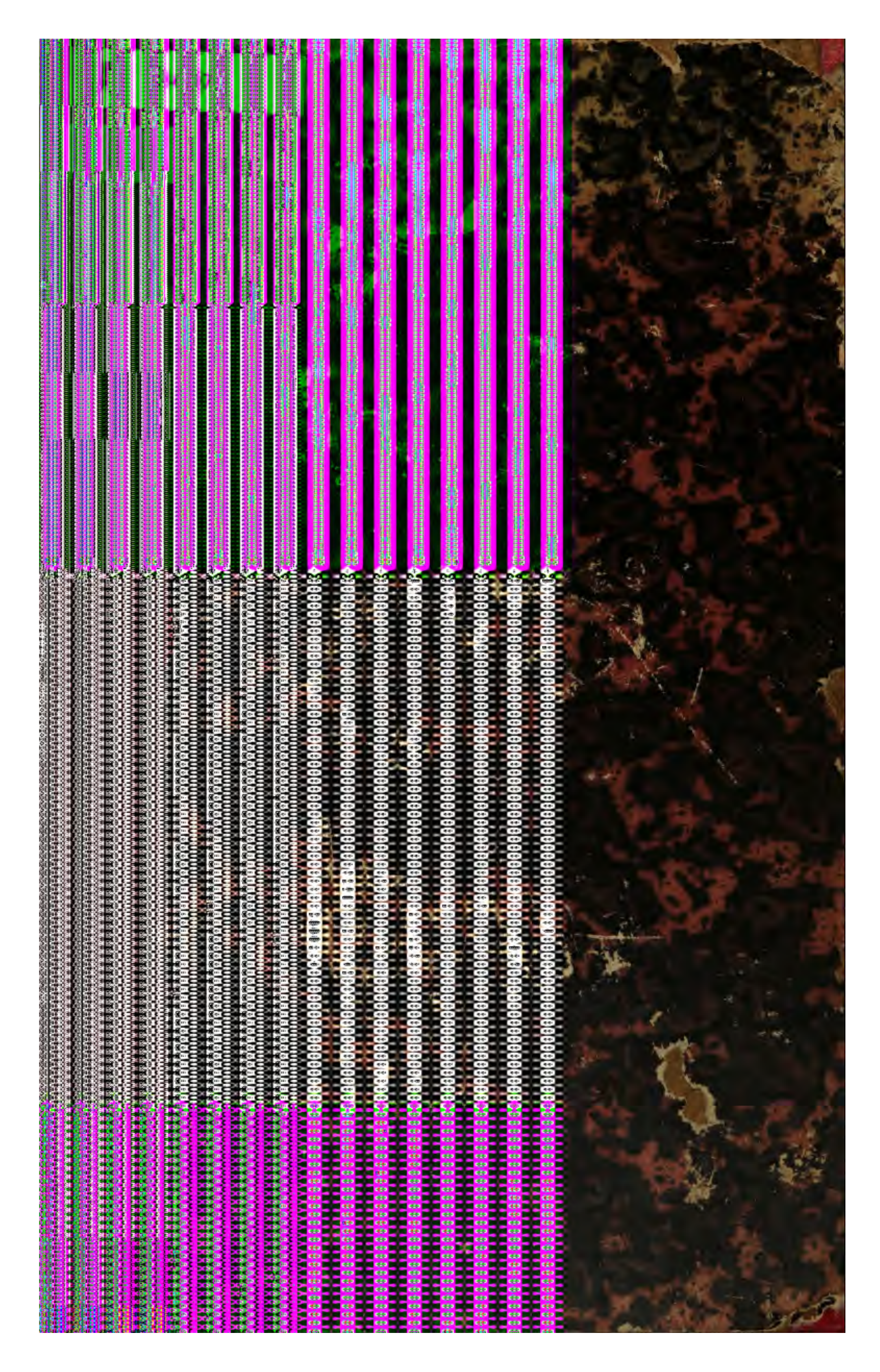
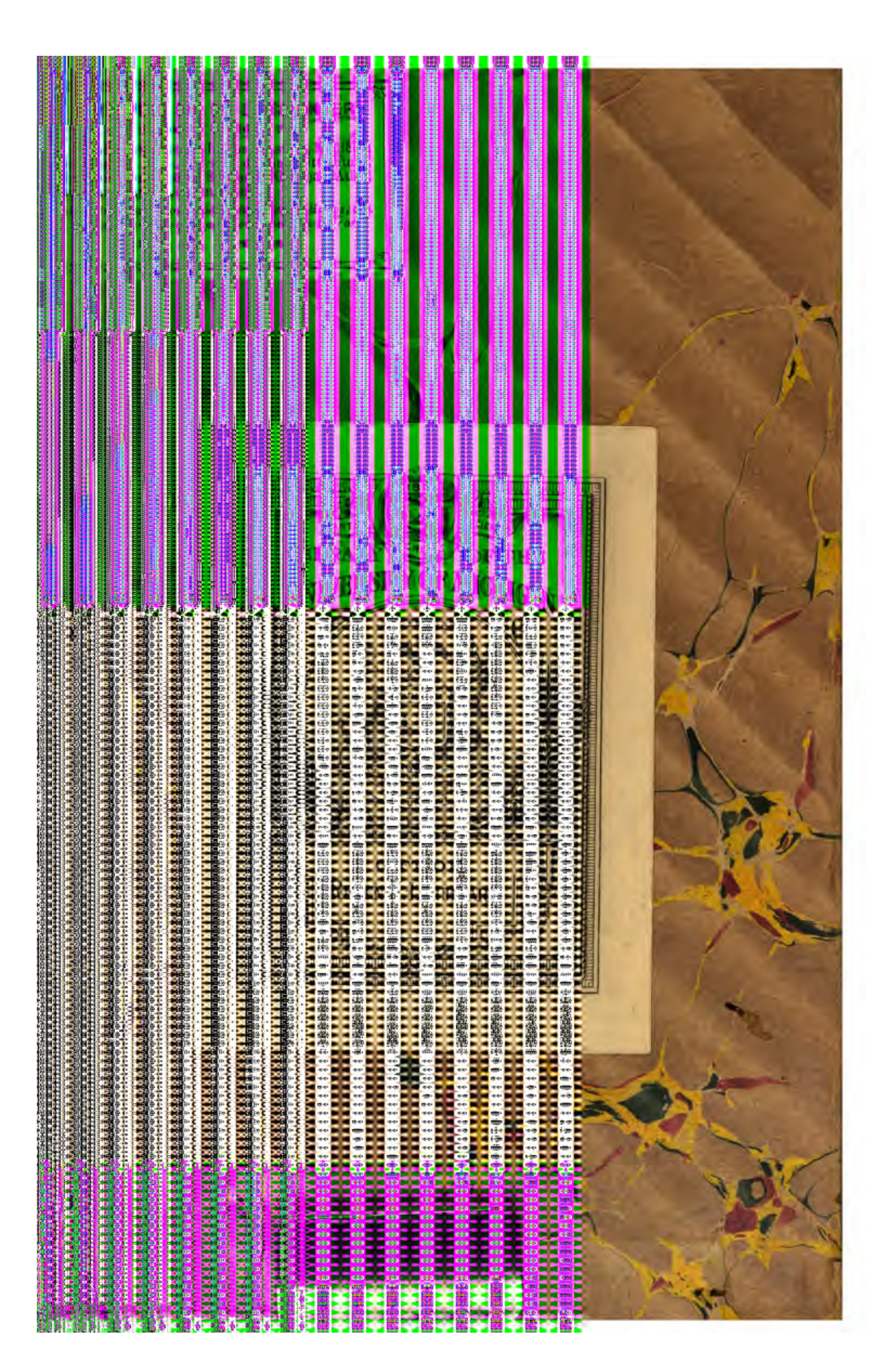
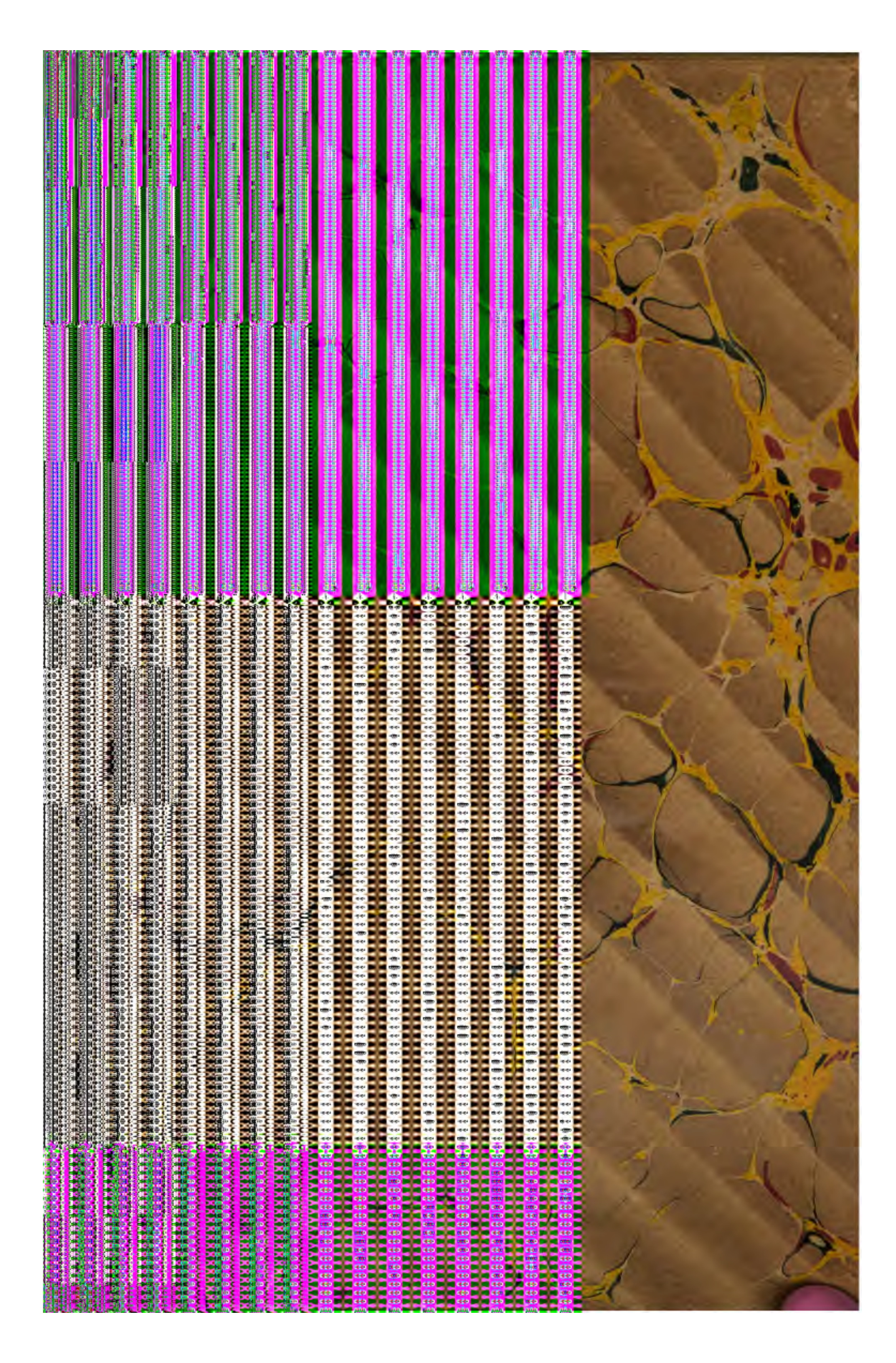








HIAWATHA

POËME INDO-AMÉRICAIN

Nancy, imprimerie de veuve Raybois, rue du faubourg Stanislas, 3.

Longfellow, Henry Wadsworth

LONG-FELLOW

HIAWATHA

POËME INDO-AMÉRICAIN

TRADUCTION AVEC NOTES

PAR

H. GOMONT

MEMBRE CORRESPONDANT DE L'ACADÉMIE DE STANISLAS

NANCY
N. GROSJEAN, LIBRAIRE
7, place Stanislas, 7

PARIS
AMYOT, LIBRAIRE
6, rue de la Paix, 6

1860

LONG-FELLOW

HIAWATHA

POÈME INDO-AMÉRICAIN.

La presse française s'est déjà plusieurs fois occupée de Long-Fellow, le poëte américain. Elle a apprécié son talent et ses productions. On trouve dans la *Revue des deux mondes* plusieurs articles consacrés à cet auteur par des critiques différents ; aussi parlerons-nous peu du caractère général de ses écrits. Quelques réflexions seulement précéderont le travail d'analyse et de traduction que nous avons entrepris sur son œuvre principale.

Parmi les hommes, peut-être assez nombreux aux Etats-Unis, qui ne regardent pas le travail matériel et le commerce, l'industrie et l'opulence, comme faisant

tout le bonheur de l'humanité, qui semblent croire à l'utilité morale des études purement intellectuelles, Long-Fellow nous paraît figurer au premier rang. Ses productions sont nombreuses et variées. Elles consistent en romans et en poésies ; les unes appartenant au genre dramatique ou pastoral, les autres pouvant être appelées fugitives, les autres enfin assez difficiles à classer.

La critique a reproché à Long-Fellow de ne pas être assez de son pays, et de participer largement à ce qu'on appelle le défaut littéraire des Américains, c'est-à-dire à ce besoin général chez eux d'emprunter sujets, sentiments, idées, à la vieille Europe; mais l'œuvre dont nous allons nous occuper, est de nature, et par le sujet et par les idées, à satisfaire les plus chauds partisans de la littérature *autochthone*, si l'on nous permet ce mot. C'est un ensemble de fables religieuses, recueillies, dit l'auteur, parmi les tribus sauvages, et formant une sorte d'épopée indo-américaine (1). Quand Long-Fellow

(1) En 1847, le congrès général de Etats-Unis, fit nommer une commission ayant pour but d'étudier, le plus largement possible, l'histoire et la condition des tribus indiennes du Nord de l'Amérique. Cette commission, présidée par le savant M. Henry Schoolcraft, publia, au bout de trois ans, sur l'histoire, l'astronomie, les antiquités, la religion, les mœurs, l'état intellectuel, les institutions de ces peuplades dans le passé et dans le présent, trois volumes in-folio, de six à sept cents pages chacun. Ce recueil, l'une des sources auxquelles Long-Fellow dit avoir puisé, a fourni la matière d'un article long et intéressant dans la *Revue des deux mondes* : il est signé : *Armand Mondot*. Avril 1858.

présente ses poésies comme empruntées à la littérature sacrée des Indiens, presque comme une fidèle traduction, dit-il vrai, ou bien se permet-il une fiction assez ordinaire aux poëtes? Et s'il dit vrai, jusqu'à quel point s'est-il fait un devoir de reproduire fidèlement les idées et les formes de l'original? En un mot, dans quelle mesure Long-Fellow a-t-il, relativement aux traditions indiennes, rempli le rôle de Mac-Pherson relativement aux légendes gaëliques? Nous n'espérons guère pouvoir le déterminer d'une manière bien certaine; mais ce que nous croyons pouvoir affirmer, c'est que son œuvre est curieuse et mérite une étude plus longue que le travail, du reste remarquable, dont elle a été l'objet dans la *Revue des deux mondes*.

Le poëme d'*Hiawatha*, tel est le nom de cette sorte d'épopée, repose sur une tradition répandue parmi les peuplades du nord de l'Amérique. Elle raconte qu'un personnage de naissance miraculeuse fut envoyé pour les civiliser; il purgea, des monstres qui les infestaient, leurs rivières, leurs forêts, les lieux propres à la pêche, et de plus enseigna les arts pacifiques à ces tribus barbares.

Ce poëme se compose de vingt-deux chants fort courts, dont chacun célèbre un fait particulier. Il est précédé d'un prologue gracieux et poétique, mais que nous laisserons entièrement de côté; parce qu'il n'a aucun rapport nécessaire avec l'œuvre même. La véritable introduction au poëme est le chant intitulé le *Calumet pacifique*, que nous traduisons sans plus de préambule.

I.

« Sur les montagnes de la prairie, sur le grand rocher rouge du Calumet, Gitche--Manitou, le puissant, le maître de l'existence, descendit ; il se tint debout sur le roc et appela les nations ; il appela les tribus des hommes pour qu'elles se réunissent.

» De l'empreinte de ses pas jaillit une rivière ; elle bondit au milieu de la lumière du matin, et, se précipitant dans l'abîme, resplendit comme Ishkoodah, la comète ; et l'esprit se baissant vers le sol, avec son doigt traça pour elle sur la savane un canal sinueux, lui disant : coule dans cette voie.

» Au rocher rouge de la montagne, avec sa main il arracha un fragment ; il en fit un fourneau de calumet ; il le façonna et l'orna de figures. Du bord de la rivière, il enleva un long roseau avec ses feuilles d'un vert sombre, pour en faire un tuyau ; il remplit son calumet avec l'écorce du saule, avec l'écorce du saule rouge ; souffla sur la forêt voisine, chauffa tous ses grands rameaux à la fois, tant qu'enfin ils prirent feu et flambèrent ; et, tout droit sur la montagne, Gitche-Manitou le puissant, fuma le calumet, le calumet pacifique en guise de signal aux nations.

» Et la fumée s'éleva lentement, lentement, à travers

l'air tranquille du matin ; ce fut d'abord une simple ligne noirâtre, puis une vapeur plus épaisse et plus bleue, puis un nuage blanc comme la neige qui se développa semblable aux cimes des arbres de la forêt, s'éleva toujours, toujours, toujours, jusqu'à ce qu'il touchât le sommet du ciel, jusqu'à ce qu'il se brisât contre le ciel, et roulât en se répandant tout autour.

» Des vallées de Tawasentha (1), des vallées de Wyoming, des bois de Tuscaloosa, des Monts Rocheux situés au loin, des lacs et des rivières du Nord, toutes les tribus virent le signal, virent la fumée montant à l'horizon, virent le pukwana du calumet pacifique.

» Et les prophètes des nations dirent alors : voyez, voyez le pukwana ! Par ce signal éloigné, par cette colonne qui se courbe comme une branche de saule, et se meut comme une main qui appelle, Gitche-Manitou le puissant, convoque toutes les tribus des hommes, convoque tous les guerriers à son conseil.

» Descendant les rivières, franchissant les prairies, vinrent les guerriers des nations ; vinrent les Delawares et les Mohawks, vinrent les Choctaws et les Comanches, vinrent les Shoshonies et les Blackfeet, vinrent les Pawnees et les Omawhaws, vinrent les Mandans et les Dacotahs, vinrent les Hurons et les Ojibways, attirés tous à la fois par le signal du calumet pacifique, attirés

(1) Cette vallée, appelée aujourd'hui Norman'Kill est dans le comté d'Albanie, New-York.

vers les montagnes de la prairie, vers le grand rocher rouge du calumet (1).

« Et ils se tenaient là sur la savane, avec leurs armes et leur attirail de guerre, peints comme les feuilles en automne, peints comme le ciel du matin, se mesurant les uns les autres, avec des yeux pleins d'un éclat farouche. Sur leurs faces étaient les sombres défiances, dans leurs cœurs le feu des antiques querelles, les haines héréditaires, la soif de la vengeance léguée par les ancêtres.

« Gitche-Manitou le puissant, le créateur des peuples, les regardait avec compassion, avec un amour et une pitié paternelle ; il regardait leur colère et leurs luttes comme des querelles nées entre enfants, comme des discordes et des combats d'enfants.

(1) Là, suivant les traditions, le calumet rouge fut mystérieusement donné aux peuplades indiennes. « Dans un temps très-reculé le Grand Esprit convoqua en ce lieu tous les Indiens, et, se tenant sur le rocher du Calumet rouge, il en enracha un morceau et le façonna en un large calumet qu'il fuma sur eux, puis vers le N., le S., l'E. et l'O. et il leur dit que cette pierre était rouge, qu'elle était leur chair et qu'ils devaient l'employer pour leurs calumets pacifiques, qu'elle appartenait à eux tous, et que la masse de guerre et le couteau à scalper ne devaient pas être levés sur cette terre. Au moment où il souffla la dernière bouffée, sa tête s'enfonça dans un grand nuage, et toute la surface du roc dans l'espace de plusieurs milles se fondit et se vitrifia. Au-dessous s'ouvrirent deux grands fours, et deux femmes (esprits qui gardaient cet endroit) entrèrent dans une atmosphère de flamme ; et on les entend encore qui de là répondent aux questions des prêtres ou médecins qui les consultent quand ils vont visiter cette place.

M. Catlin, *lettres et notes sur les mœurs, les coutumes et la condition des Indiens de l'Amérique du Nord.*

« Sur eux il étendit sa main droite pour dompter leurs farouches natures, pour apaiser leur soif et leur fièvre par l'ombre de sa main ; il leur parla avec une voix solennelle comme le son des eaux lointaines qui tombent dans l'abîme profond. Les avertissant, les réprimandant, il parla en ces termes.

« O mes enfants ! mes pauvres enfants ! écoutez les paroles de sagesse, écoutez les paroles de bon conseil venant des lèvres du Grand Esprit, venant du maître de la vie, de celui qui vous a créés.

« Je vous ai donné des terres pour y chasser ; je vous ai donné des rivières pour y pêcher ; je vous ai donné l'ours et le bison ; je vous ai donné le chevreuil et le renne ; je vous ai donné l'oie et le castor ; j'ai rempli vos marais d'oiseaux sauvages ; j'ai rempli vos fleuves de poissons, pourquoi n'êtes-vous pas satisfaits ? pourquoi vous chassez-vous mutuellement comme des bêtes fauves ?

« Je suis fatigué de vos querelles, fatigué de vos guerres et de vos meurtres sanglants, fatigué de vos demandes de vengeance, de vos discordes, de vos dissensions. Toute votre force est dans votre union ; tous vos dangers dans la discorde. C'est pourquoi, restez en paix dorénavant, et vivez ensemble comme des frères.

« Je vais vous envoyer un prophète, un libérateur des nations ; il vous guidera et vous enseignera ; il travaillera et souffrira avec vous. Si vous écoutez ses conseils, vous multiplierez et vous prospérerez. Si ses avis sont négligés, vous languirez et vous périrez.

» Maintenant, baignez-vous dans le ruisseau qui coule à vos pieds ; enlevez les peintures de guerre qui sont sur vos visages, enlevez les taches de sang qui sont à vos doigts. Enterrez vos masses de guerres et vos armes ; brisez la pierre rouge de ce roc, formez-la et façonnez-la en calumets pacifiques ; prenez les roseaux qui croissent auprès de vous ; ornez-les de vos plumes les plus brillantes ; fumez ensemble le calumet et dorénavant vivez comme des frères.

» Aussitôt, sur le sol, tous jetèrent leurs manteaux et leurs chemises de daim ; ils jetèrent leurs armes et tout leur attirail guerrier, sautèrent dans le fleuve bondissant, et firent disparaître les peintures de guerre qui couvraient leurs visages. Au-dessus d'eux l'eau coulait limpide ; pure et limpide elle descendait de l'empreinte qu'avaient marquée les pas du maître de la vie. Au-dessous d'eux elle coulait sombre ; elle coulait souillée et obscurcie par de longs sillons aussi rouges que si du sang eût été mêlé à ses flots.

» De la rivière sortirent les guerriers avec des corps sans taches et débarrassés de toute peinture de guerre. Sur les rivages, ils enterrèrent leurs masses de guerre, ils enterrèrent toutes leurs armes guerrières. Gitche-Manitou le puissant, le Grand Esprit, le créateur sourit sur ses faibles enfants.

» Puis tous les guerriers brisèrent silencieusement la pierre du roc rouge, la polirent et la façonnèrent en

calumets pacifiques; ils brisèrent les longs roseaux du fleuve, les ornèrent de leurs plumes les plus brillantes, et chacun d'eux retourna dans sa demeure pendant que le maître de la vie s'élevait en l'air, et passant par les ouvertures des grands nuages, par les portes du ciel, disparaissait à leurs regards dans la fumée qui roulait autour de lui, disparaissait dans le pukwana du calumet pacifique. »

Ce premier chant annonce la venue prochaine d'Hiawatha, le héros du poëme. Le chant suivant célèbre les exploits du guerrier qui doit lui donner naissance.

II.

« Honneur à Mudjekeewis! s'écriaient les guerriers, s'écriaient les vieillards, lorsqu'il rentrait en triomphe dans sa patrie avec le baudrier de Wampum (1), venant des régions du Nord, du royaume de Wabasso, de la terre du lapin blanc.

» Il a dérobé le baudrier de Wampum au cou de Mishe-Mokwa, au grand ours des montagnes, à la terreur des nations, alors que celui-ci gisait endormi et immense

(1) Espèce de coquillage (porcelaine) employée comme monnaie et parure chez les Indiens.

sur le sommet des montagnes, semblable au roc couvert de mousse, semblable au roc que les mousses tachent de brun et de gris.

« Silencieux, il se glissa vers lui, et les ongles sanglants du monstre le touchaient presque, le blessaient presque; la chaude haleine de ses narines brûlait les mains de Mudjekeewis, tandis qu'il tirait le baudrier de Wampum par-dessus les rondes oreilles qui n'entendaient pas, par-dessus les petits yeux qui ne voyaient pas, par-dessus le long nez et les narines, les narines de ce noir museau d'où sortait une épaisse haleine qui brûlait les mains de Mudjekeewis (1).

« Alors il éleva bien haut sa masse de guerre, il poussa haut et longtemps son cri de guerre, et il frappa au milieu du front le puissant Mishe-Mokwa; droit entre les yeux, il le frappa.

« Etonné par ce coup terrible, se leva le grand ours des montagnes; mais ses genoux tremblaient sous lui, et il se plaignait comme une femme, tandis qu'il chancelait et retombait en avant, tandis qu'il s'affaissait sur ses hanches; et le puissant Mudjekeewis se tenant sans crainte devant lui, le railla par une amère moquerie, lui parla de cette manière méprisante.

« Ecoutez, ours, vous êtes un couard, et non un

(1) Voir les ouvrages de M. Schoolkraft intitulés, *Algic researches*, vol. 1, p. 134 et *History, condition, and prospects of the indian tribes in the United States.*

brave comme vous le prétendiez; autrement vous ne crieriez pas, vous ne gémiriez pas comme une femme. Ours, vous savez que nos tribus sont ennemies, et longtemps se sont fait la guerre. Maintenant vous découvrez que nous sommes les plus forts, et vous allez vous cacher dans les montagnes. Si vous m'aviez vaincu dans les combats, je n'aurais pas poussé un gémissement; mais vous, ours, vous restez là et gémissez; vous déshonorez votre tribu en criant comme un misérable lâche, comme une peureuse vieille femme (1).

» Alors de nouveau, il leva sa masse de guerre et frappa de nouveau le Mishe-Mokwa au milieu du front, brisa son crâne comme on brise la glace lorsqu'on veut pêcher en hiver. Ainsi fut tué le grand Mishe-Mokwa, lui, le grand ours des montagnes, lui, la terreur des nations.

» Honneur à Mudjekeewis, s'écria le peuple avec une grande clameur! honneur à Mudjekeewis! désormais il sera le vent de l'Ouest, et désormais il aura éternellement le souverain empire sur tous les vents du ciel. Ne l'appelez pas Mudjekeewis, appelez-le Kabeyun, le vent de l'Ouest.

» Ainsi Mudjekeevis fut choisi pour être le père des

(1) Les Indiens sont toujours persuadés que l'ours comprend les injures qu'on lui adresse et en est humilié. *Transactions of the american philosophical society*, vol. 1.

Le même ouvrage rapporte que cette tradition de l'ours des montagnes existe parmi les Mohicans et les Delawares.

vents du ciel. Pour lui-même, il garda le vent de l'Ouest, il donna les autres à ses enfants ; à Wabum, il donna le vent de l'Est, à Shawondasee le vent du Sud, au farouche Kabibonokka le vent du Nord, sauvage et cruel.

« Jeune et beau était Wabum. C'était lui qui amenait l'aurore ; c'était lui dont les flèches d'argent chassaient les ténèbres par-dessus la montagne et la vallée. C'était lui dont les joues étaient colorées des plus brillantes teintes du vermillon, dont la voix éveillait le village, appelait le daim, appelait le chasseur.

« Seul dans le ciel était Wabum ; bien que les oiseaux chantassent gaiment pour lui, bien que pour lui les plantes sauvages de la prairie remplissent l'air de leurs parfums, bien que les forêts et les rivières fissent entendre, quand il venait, des chants et des acclamations, cependant son cœur était triste en lui, car Wabum était seul dans le ciel.

« Mais un matin, comme il regardait vers la terre pendant que le village dormait encore, et que le brouillard reposait sur le fleuve, pareil au fantôme que chasse le soleil levant, voici que Wabum aperçut une jeune fille se promenant toute seule dans une prairie, cueillant des glaïeuls et des joncs au bord d'une rivière, dans la prairie.

« Chaque matin, regardant vers la terre, il y voyait toujours la même jeune fille, dont les yeux bleus lui semblaient comme deux lacs bleus parmi les joncs ; et il ai-

mait la jeune fille solitaire qui attendait ainsi sa venue, car l'un et l'autre étaient seuls, elle sur la terre et lui dans le ciel.

» Et il la courtisa avec des caresses; il la courtisa avec son sourire brillant comme celui du soleil; il la courtisa avec son langage flatteur, avec ses soupirs et ses chants, murmures si aimables à travers les branches, musique si douce, odeurs si suaves; tellement qu'enfin il l'attira dans son sein, il l'enveloppa dans son manteau d'écarlate, la changea en une étoile qui toujours tremble sur son sein, et dans le ciel, on voit marchant à jamais ensemble Wabum et Wabum-Anung, Wabum et l'étoile du matin.

» Quant au farouche Kabibonokka, il avait sa demeure parmi les montagnes de glace, parmi les éternelles couches de neige, dans le royaume de Wabasso, dans la terre du lapin blanc. C'était lui dont la main, quand venait l'automne, peignait tous les arbres en écarlate, tachait les feuilles de rouge et de jaune; c'était lui qui envoyait les flocons de neige serrés et sifflants à travers la forêt, qui gelait les étangs, les lacs, les rivières, qui chassait vers le sud le *loon* (1) et la mauve, qui chassait le cormoran et le héron vers leurs nids de carex et de *séatang* (2), dans les royaumes de Shawondasee.

» Un jour, le fier Kabibonokka quitta son repaire de

(1) Oiseau de mer non déterminé, mot à mot le *galoppin*.

(2) Plante marine et épineuse, sans doute l'ajonc.

neiges, sa maison située au milieu des montagnes de glace ; et sa chevelure toute arrosée de neige ruisselait derrière lui comme un fleuve, comme un fleuve noir d'hiver, tandis qu'il rugissait et se ruait vers le Sud, par-dessus les lacs glacés et les steppes marécageuses.

» Là, parmi les roseaux et les joncs, il trouva Shingebis le plongeur qui derrière lui tirait des cordes chargées de poissons, à travers les marais et les landes, et toujours s'arrêtait parmi les landes, bien que sa tribu fût depuis longtemps partie vers la terre de Shawondasee.

» Le farouche Kabibonokka s'écrie : qui donc ose ainsi me braver ? qui ose s'arrêter dans mes domaines lorsque le wawa est parti, lorsque l'oie sauvage est allée vers le Sud, lorsque le héron, le suh-suh-gah est depuis longtemps envolé vers le Sud ? Je vais entrer dans son wigwam, et j'en chasserai son feu à la vapeur suffocante.

» Et quand vint la nuit, farouche et gémissant, Kabibonokka se rendit à la hutte ; autour, il amasse la neige en nappe épaisse ; il hurle à travers la cheminée ; dans sa fureur il ébranle les poteaux de la hutte ; il bat la cloison de la porte. Shinghebis le plongeur ne craint rien, Shinghebis le plongeur ne s'inquiète pas.

» Car pour alimenter son feu, il avait quatre grandes bûches, une pour chaque lune de l'hiver, et les poissons lui servaient de nourriture. Il était là, près de son âtre flamboyant, assis bien chaudement et joyeux, mangeant,

riant, et chantant ces mots : O Kabibonokka, vous n'êtes qu'un mortel comme moi !

« Alors Kabibonokka entra, et bien que Shingebis le plongeur sentit sa présence au froid qui l'entoura, sentit sur la peau son souffle glacé, cependant il ne cessa point de chanter, cependant il ne renonça point à rire ; seulement il tourna un peu la bûche ; seulement il fit jeter au feu une flamme un peu plus brillante, il fit envoler les étincelles à travers la cheminée.

« Du front de Kabibonokka, de ses tresses arrosées de neige, des gouttes de sueur tombaient drues et lourdes, creusant des trous dans les cendres. Ainsi du toit des huttes, ainsi des rameaux inclinés des pins, tombe goutte à goutte la neige qui se fond et creuse des trous dans les couches de frimats.

« Enfin il se leva vaincu, incapable de supporter la chaleur et les rires de son adversaire ; incapable de supporter ses chants joyeux : par la porte il s'élança à corps perdu, foula sous ses pieds la nappe de neige durcie, foula aux pieds les lacs et les rivières, sur eux rendit la neige plus dure, sur eux rendit la glace plus épaisse ; puis il invita Shingebis le plongeur à sortir et à lutter avec lui, à sortir et à lutter nu sur les marais gelés et les landes.

« Il sort, Shingebis le plongeur ; il lutte toute la nuit avec le vent du Nord ; il lutte nu sur les landes marécageuses avec le farouche Kabibonokka, tant qu'enfin le

souffle haletant de celui-ci devient plus difficile, tant qu'enfin son poignet glacé devient plus faible, tant qu'enfin il chancelle et s'affaise en arrière, et se retire déçu, vaincu, vers le royaume de Wabasso, vers la terre du lapin blanc, entendant toujours le rire de Shingebis le plongeur, l'entendant qui chantait : O Kabibonokka ! Vous n'êtes qu'un mortel comme moi.

« Cependant Shawondasee, gras et paresseux, avait sa demeure au loin, vers le Sud, dans les régions du soleil, région du repos et des songes, dans le pays de l'été sans fin ; c'était lui qui nous envoyait les oiseaux des bois, qui envoyait l'opechée (le robin), qui envoyait l'owaissa (l'oiseau bleu), qui envoyait le shawshaw (l'hirondelle), qui envoyait vers le Nord le wawa (l'oie sauvage), qui envoyait les melons et le tabac et les raisins aux grappes rouges.

« La fumée de son calumet, montant en l'air, remplissait les cieux de vapeur et de brûme, remplissait l'air d'une douceur assoupissante, donnait à l'onde des reflets phosphorescents, caressait délicatement les rudes montagnes, et amenait le mol été indien pendant cette lune dont les nuits sont les plus brillantes, pendant cette lune *des souliers de neige* si favorable aux rêves (1).

« Nonchalant, insouciant Shawondasee ! dans sa vie il n'eut qu'une seule ombre, dans son cœur il n'eut

(1) Notre texte porte *dreary, triste,* nous croyons qu'il faut lire dreamy.

qu'un chagrin. Une fois comme il regardait vers le Nord au loin sur la prairie, il vit une jeune fille se tenant debout ; il vit une grande et svelte jeune fille toute seule dans une prairie. Tous ses vêtements étaient du plus beau vert, et sa chevelure avait l'éclat du soleil.

« Chaque jour, il la contemplait, chaque jour il soupirait avec ardeur, chaque jour en lui son cœur s'enflammait davantage d'amour et de passion pour la jeune fille aux tresses blondes. Mais il était trop gras et trop paresseux pour se remuer et la courtiser ; oui, trop indolent et trop ami de ses aises pour la poursuivre et la persuader. Il se contentait donc de la regarder ; rester assis et soupirer avec passion pour la jeune fille de la prairie lui suffisait.

« Jusqu'à ce qu'un matin, regardant vers le Nord, il vit ses blondes tresses toutes changées et couvertes de blanc, couvertes de ce qui semblait des flocons de la plus blanche neige : Ah ! mon frère de la terre du Nord, du royaume de Wabasso, de la terre du lapin blanc, vous m'avez ravi la jeune fille, vous avez mis votre main sur elle ; vous avez courtisé et conquis ma jeune fille avec vos histoires de la terre du Nord.

« Ainsi le malheureux Shawondasee exhalait son chagrin dans les airs ; et sur la prairie errait le vent du Sud tout enflammé des soupirs brûlants, des soupirs de Shawondasee ; tant qu'enfin l'air sembla rempli de flocons de neige, et la prairie pleine de duvet de chardon. Et la

jeune fille, avec sa chevelure pareille à la lumière du soleil, s'évanouit pour toujours à la vue. Jamais plus Shawondasee ne vit la jeune fille aux tresses blondes.

« Pauvre et crédule Shawondasee ! ce n'était pas une femme que vous regardiez ; ce n'était pas une jeune fille pour qui vous soupiriez ; c'était la dent-de-lion de la prairie que, pendant toute la nonchalante saison de l'été, vous aviez regardée si amoureusement, vous aviez poursuivie de vos soupirs si passionnés, et pour toujours balayée, dispersée dans les airs en soupirant de la sorte. Ah ! crédule Shawondasee !

« Ainsi les quatre vents furent distribués. Ainsi les fils de Mudjekeewis eurent leurs demeures dans le ciel, aux quatre coins du ciel. Pour lui seul le puissant Mudjekeewis garda le vent de l'Ouest. »

Nous avons cru devoir reproduire intégralement ces chants préliminaires, voulant dès le début faire comprendre au lecteur par un spécimen étendu, le style, le rhythme, et la nature d'idées que présente le poëme d'Hiawatha ; mais nous ne pourrons toujours, à cause de la longueur de l'œuvre, respecter aussi religieusement le texte, et il nous arrivera souvent de substituer l'analyse à la traduction.

III.

« En ces jours qui sont oubliés, en ces temps qu'on ne se rappelle plus, à travers le crépuscule du soir, de la pleine lune tomba Nokomis, tomba la belle Nokomis, alors femme, mais non encore mère.

» Elle jouait avec ses compagnes, se balançant sur une escarpolette de pampre, lorsque sa rivale dédaignée, pleine de jalousie et de haine coupa l'escarpolette, coupa en deux les pampres tressées; et Nokomis tomba à travers le crépuscule du soir sur la savane, sur la prairie émaillée de fleurs. Voyez, une étoile tombe, disait le peuple ; du ciel tombe une étoile !

» Là, parmi les fougères et les mousses, là parmi les lis des prairies, sur la savane, au clair de la lune et des étoiles, la belle Nokomis enfanta une fille, et elle la nomma Wenonah ; parce qu'elle était la première née de ses filles. Et la fille de Nokomis grandit comme le lis des prairies, devint une grande et svelte jeune fille, belle comme la lumière de la lune, belle comme la lumière des étoiles.

» Et Nokomis l'avertissait souvent, lui disant souvent, souvent lui répétant : Oh ! prenez garde à Mudjekeewis ! n'écoutez pas ce qu'il vous dira. Ne vous couchez pas sur

la prairie, ne vous reposez point parmi les lis, dans la crainte que le vent de l'Ouest ne survienne et ne vous soit fatal.

« Mais elle n'écouta pas cet avis, elle n'écouta pas ces sages paroles ; et le vent de l'Ouest vint un soir, marchant léger sur la prairie, parlant bas aux feuilles et aux plantes, courbant les fleurs et les herbes. Il trouva la belle Wenonah étendue parmi les lis ; il la courtisa avec ses paroles pleines de douceur ; il la courtisa avec ses tendres caresses jusqu'à ce qu'elle enfantât un fils d'amour et de douleur.

« Ainsi naquit mon Hiawatha, ainsi naquit l'enfant miraculeux ; mais la fille de Nokomis, l'aimable mère d'Hiawatha mourut dans son angoisse, abandonnée par le vent de l'Ouest, faux et sans foi, par le sans-cœur Mudjekeewis.

« Pleurant sa fille, longtemps et avec de grands cris se lamenta la triste Nokomis : Oh ! que ne suis-je morte, murmura-t-elle ! Oh que ne suis-je morte, comme tu l'es ! plus de peine alors ! plus de larmes ! Wahonomin ! Wahonomin !

« Sur les rives du Gitche Gumée, près des eaux limpides du grand lac était le wigwam de Nokomis, de Nokomis, la fille de la lune ; sombre, derrière le wigwam, s'élevait la forêt, s'élevaient les pins noirs et lugubres, s'élevaient les sapins avec leurs pommes en forme de cônes : brillante, devant le wigwam, se brisait l'onde,

se brisait l'onde claire et dorée par le soleil, se brisait le grand lac étincelant. »

....

Après cette exposition vient le tableau de l'enfance d'Hiawatha et de son éducation par la vieille Nokomis. Hiawatha est désireux d'apprendre : les phénomènes de la nature le préoccupent surtout, et il en demande l'explication à sa grand'mère. Les réponses de celle-ci sont-elles de ces contes ridicules qu'en tout pays les nourrices font aux enfants pour amuser leur jeune imagination ? ou bien retracent-elles les idées des Indiens relativement aux phénomènes célestes et terrestres ? Il nous est difficile de prononcer là-dessus. Plus âgé, Hiawatha s'intéresse beaucoup aux animaux, quadrupèdes et oiseaux ; il étudie leurs mœurs et leur langage. Un jour enfin, « Iagoo le grand hableur (*the great boaster*), le conteur d'histoires merveilleuses, le voyageur et le causeur, l'ami de la vieille Nokomis, fit un arc pour Hiawatha. Il le fit d'une branche de frêne ; d'un rameau de chêne il fit les flèches ; il les arma de pointes aiguës, les empenna de plumes : avec de la peau de daim, il fit la corde.

« Puis il dit à Hiawatha : Va, mon fils, dans la forêt où les daims rouges marchent en troupeau, tue-nous un beau chevreuil ; tue-nous un daim avec ses andouillers.

« Aussitôt, tout seul dans la forêt s'enfonça fièrement

Hiawatha avec son arc et ses flèches, et les oiseaux chantaient autour de lui, au-dessus de lui : Ne nous vise point Hiawatha, chantait l'opechée (le robin), chantait L'owaissa (l'oiseau bleu), ne nous vise point, Hiawatha.

« Tout auprès de lui, au sommet d'un chêne, parmi les branches et en dehors des branches sautait Adjidaumo, l'écureuil. Il jacassait, caquetait au sommet du chêne, riant et disant à travers ses rires : Ne me vise pas, Hiawatha.

« Et le lapin sauta de côté, hors de sa route ; il se tint à distance et debout sur ses hanches, à moitié effrayé, à moitié gambadant ; et disant au petit chasseur : Ne me vise pas Hiawatha. »

Le poëme nous montre celui-ci restant insensible à toutes ces agaceries, et suivant la trace des daims jusqu'à la rivière. Là, « caché dans un buisson d'aunes, il attendait le moment où surviendrait un daim, le moment où il verrait se dresser deux andouillers, où il verrait deux yeux regarder hors des buissons, où il verrait deux narines flairer le côté du vent. Enfin, au bas du sentier, se présenta un daim sur lequel jouaient l'ombre des feuilles et la lumière. Dans la poitrine d'Hiawatha palpita son cœur ; il trembla comme au-dessus de lui tremblaient les feuilles, il trembla comme frémissait la feuille du bouleau au moment où le daim se montra au bas du sentier.

« Alors se dressant sur un genou, il ajusta une flèche; à peine son mouvement fit-il mouvoir un roseau, à peine une feuille bougea-t-elle, ou frémit-elle; mais le chevreuil vigilant tressaillit, frappa la terre de tous ses pieds à la fois, écouta avec une patte en l'air, et bondit comme au devant de la flèche. Hélas! la flèche sonore et fatale siffla et le perça comme une guêpe.

« Il gisait là mort, dans la forêt, sur le gué en travers du fleuve; son cœur timide ne battait plus; mais le cœur d'Hiawatha palpitait; poussant des cris de joie, et bondissant, Hiawatha portait le daim fauve à sa demeure; Iagoo et Nokomis accueillirent sa venue avec des applaudissements.

« De la peau du daim fauve, Nokomis fit un manteau pour Hiawatha; de la chair du daim fauve, Nokomis fit un banqnet en son honneur. Tout le village vint et fit bonne chère; tous les hôtes louèrent Hiawatha, l'appelèrent Cœur-Vaillant (Soan-ge-taha), l'appelèrent Cœur-Hardi (Mahn-go-taysee). »

IV.

Cependant Hiawatha était devenu un homme; il était orné de talents merveilleux que le chantre indien détaille avec enthousiasme: art de la chasse, science des vieillards, jeux et passe-temps de la jeunesse, il possédait

tout. Il courait plus vite que la flèche ne vole. Son bras était si vigoureux qu'il pouvait tirer dix flèches de suite, assez rapidement pour que la première ne fût pas encore retombée quand la dernière quittait l'arc. Il avait des gantelets magiques de peau de daim appelés *minjekahun*, avec lesquels il pulvérisait les rocs. Il avait des mocassins enchantés, faits aussi en peau de daim, et avec lesquels il mesurait un mille à chaque pas.

Il questionnait toujours la vieille Nokomis sur son père Mudjekeewis. Quand il apprit d'elle la fatale histoire de la beauté de sa mère et de la perfidie de son père, « son cœur devint brûlant dans sa poitrine : comme un charbon ardent devint son cœur. Alors il dit à la vieille Nokomis, je vais aller vers Mudjekeewis, voir comment se porte mon père ; je vais aller au berceau du vent de l'Ouest, à la porte du soleil.

Bientôt il sort de sa hutte dans tout l'attirail d'un voyageur et d'un chasseur indien, attirail scrupuleusement détaillé par le poëte. Il avait ses gants nommés *minjekahun*, et ses mocassins enchantés.

La vieille Nokomis lui dit : « Ne partez pas, ô Hiawatha, pour le royaume du vent de l'Ouest, pour le royaume de Mudjekeewis, de peur qu'il ne vous nuise avec sa magie, qu'il ne vous tue avec ses ruses.

» Mais le hardi Hiawatha n'écouta point le conseil de la vieille femme ; il s'enfonça dans la forêt, mesurant un

mille à chaque pas. Au-dessus de lui le ciel paraissait tout livide, sous lui la terre paraissait toute livide ; autour de lui l'air était chaud et suffocant, rempli de fumée et de vapeurs ardentes, comme celles qu'exhalent des bois et des prairies incendiés ; car son cœur était brûlant dans sa poitrine, comme un charbon ardent était son cœur. »

Le jeune héros voyagea ainsi toujours vers l'Ouest, et traversa bien des contrées dont nous épargnerons les noms au lecteur ; enfin il parvint aux Montagnes rocheuses, dans le royaume du vent de l'Ouest, où, sur des sommets battus par la tempête, siégeait l'Eole indien.

Hiawatha fut frappé de respect à la vue de son père. La chevelure de celui-ci, tout enveloppée de nuages, flottait et ondulait tumultueusement. Elle avait l'éclat d'une nappe de neige ; elle brillait comme Ishkoodah la comète, comme l'étoile aux tresses enflammées.

« Plein de joie fut Mudjekeewis, lorsque ses regards tombèrent sur Hiawatha, lorsque devant lui il vit apparaître sa propre jeunesse sous la figure d'Hiawatha, lorsqu'il vit la beauté de Wenonah apparaître devant lui comme sortant du tombeau.

» Soyez le bien-venu, Hiawatha, dit-il, dans le royaume du vent de l'Ouest. Longtemps je vous ai attendu ! La jeunesse est aimable, la vieillesse est solitaire ; la jeu-

nesse est bouillante, la vieillesse est glacée ; vous me ramenez les jours passés ; vous me ramenez ma jeunesse pleine de feu et la belle Wenonah ! »

Pendant plusieurs jours ils conversèrent ensemble, questionnèrent, écoutèrent, répondirent. Le puissant Mudjekeewis parla beaucoup de ses anciennes prouesses, de ses dangers, de son courage indomptable. Hiawatha restait paisiblement assis, écoutant les vanteries de son père ; il écoutait avec un sourire sans proférer aucune menace. Point de mot, point de regard qui le trahît. « Mais son cœur était brûlant dans sa poitrine. Comme un charbon ardent était son cœur. »

Enfin il dit : « O Mudjekeewis, n'y a-t-il rien qui puisse vous nuire, rien qui puisse vous effrayer ? Et le puissant Mudjekeewis, grand et gracieux dans son orgueil, lui répondit : Rien ne le peut, si ce n'est le roc noir de là-bas ; rien, si ce n'est le fatal Wawbeek.

» Puis, il regarda Hiawatha avec un œil serein et bienveillant, d'une manière toute paternelle ; il regarda avec orgueil la beauté de sa haute et élégante personne, et dit : O mon Hiawatha, n'y a-t-il rien qui puisse vous nuire, rien qui puisse vous effrayer ? »

Après avoir comme hésité pendant quelque temps, le prudent Hiawatha répondit : « Rien ne le peut, excepté le jonc qui est là-bas ; rien, excepté le grand Apukwa. Et comme Mudjekeewis, se levant, étendait le

bras pour arracher le jonc, Hiawatha s'écria avec une terreur bien jouée : Ah ! n'y touchez pas, n'y touchez pas ! Non vraiment, dit Mudjekeewis, non, en vérité, je n'y toucherai pas. »

Alors tous deux se mirent à parler de divers sujets ; d'abord, de leurs parents, « ensuite de la mère d'Hiawatha, de la belle Wenonah ; de sa naissance sur la prairie et de sa mort, comme les avait rappelées et racontées la vieille Nokomis.

« Et Hiawatha dit : O Mudjekeewis, c'est vous qui avez tué Wenonah, qui avez pris sa belle vie et sa beauté, qui avez brisé le lis de la prairie, qui l'avez foulé sous vos pas. Vous l'avouez ! vous l'avouez ! Et le puissant Mudjekeewis secoua vers l'Ouest sa chevelure grise, inclina douloureusement sa tête grisonnante, et fit en silence un signe d'assentiment. »

Alors Hiawatha bondit ; avec un regard plein de menace, il pose sa main sur le roc noir, sur le fatal Wawbeek ; avec ses gantelets, il le brise et le met en pièces, et en lance les fragments contre son père, contre le repentant Mudjekeewis ; « car son cœur était brûlant dans sa poitrine ; comme un charbon ardent était son cœur.

« Mais celui qui gouverne le vent de l'Ouest repoussa loin de lui les fragments de roc avec le souffle de ses narines, avec l'ouragan de sa colère ; il les repoussa contre son agresseur ; puis il saisit le grand jonc, l'Apukwa, l'ar-

racha des bords de la prairie avec sa tige et ses racines ; de la vase, il arrache le gigantesque jonc : Hiawatha pousse un long et bruyant éclat de rire.

« Alors, à travers les montagnes, main contre main, commença le terrible combat. Du haut de son aire, l'aigle, (le keneu), le grand aigle de la guerre poussa des cris ; (1) il allait, se perchant sur les rocs qui entouraient les lutteurs ; au-dessus d'eux il battait des ailes en tournoyant.

« Comme un grand arbre dans la tempête s'inclinait et s'agitait le jonc colossal. Se brisant en blocs immenses et lourds, s'écroulait le fatal Wawbeek ; tellement que la terre trembla sous le tumulte et la confusion de la bataille, tellement que l'air fut rempli de clameurs, et que tressaillant, le tonnerre des montagnes répondait : Baim-Wawa !!

« En arrière se retira Mudjekeewis, se précipitant vers l'Ouest par-dessus les montagnes, roulant vers l'Ouest sur la pente des montagnes. Pendant trois jours entiers, combattant sans relâche, poursuivi par Hiawatha, il se retira vers le berceau de l'Ouest, vers la porte du soleil couchant, cette dernière limite du monde où dans les espaces vides descend le soleil, comme on voit le flammant s'enfoncer dans son nid à la nuit tombante, au milieu des marais mélancoliques.

(1) Cet oiseau est rare et estimé à cause de ses plumes qui servent à décorer les guerriers illustres.

« Arrêtez, cria enfin Mudjekeewis, arrêtez mon fils, mon Hiawatha. Il vous est impossible de me tuer; car vous ne pouvez tuer un immortel. Je vous ai mis à l'épreuve seulement pour connaître et tenter votre courage. Maintenant recevez le prix de votre valeur.

« Retournez vers votre demeure et vers vos peuples; vivez parmi eux; travaillez parmi eux; purgez la terre de tout ce qui la souille; nettoyez les rivières et les eaux poissonneuses; tuez tous les monstres et tous les magiciens, tous les géants, et tous les reptiles, comme je tuai Mishe-Mokwa, comme je tuai le grand ours des montagnes.

« Et enfin, lorsque la mort s'approchera de vous, lorsque les yeux terribles de Panguk brilleront sur vous dans les ténèbres, je partagerai mon royaume avec vous. Vous serez dès lors le maître du vent du Nord-Ouest, de Keewaydin, de Keewaydin, le vent de la patrie.

« Ainsi fut livré ce fameux combat, dans les terribles jours de Shah-Shah, dans ces jours depuis longtemps passés, dans le royaume du vent de l'Ouest. Le chasseur en voit encore les marques éparses au loin sur les montagnes et les vallées; il voit le jonc colossal croissant dans les marais et les cours d'eau, il voit les blocs de Wawbeek gisant encore dans chaque vallée.

« Ensuite, Hiawatha retourna vers sa demeure. Autour de lui souriait le paysage, au-dessus de lui, l'air souriait; car l'amertume de la colère était entièrement éteinte en

lui. De son cerveau était partie la pensée de la vengeance; de son cœur était partie la fièvre ardente.» Une fois seulement, dit le poëme, le jeune héros s'arrêta dans sa longue course. Ce fut pour acheter des pointes de flèches au vieux faiseur de flèches, «dans la terre des Dacotahs où les cascades de Minnehaha brillent et étincellent parmi les chênes, rient et bondissent dans la vallée.»

Là, travaillait le vieux faiseur de flèches, (nous passons le détail de son industrie donné scrupuleusement par le chantre indien, et par son traducteur. «Sous son toit, habitait sa fille aux yeux noirs, fantasque comme le Minnehaha, avec ses caprices d'ombre et de lumière. Ses yeux étaient tour à tour sombres et souriants. Ses pieds rapides comme la rivière, ses tresses ondoyantes et son rire harmonieux comme les eaux, et d'après le nom de la rivière, d'après le nom de la cascade, son père la nommait Minnehaha, c'est-à-dire, *l'onde souriante...* (1).

« Etait-ce pour acheter des pointes de flèches, des pointes en chalcédoine, des pointes en silex et en jaspe, que mon Hiawatha s'arrêta dans la terre des Dacotahs ?

« N'était-ce point pour voir la jeune fille, voir le visage de l'*Onde souriante* regardant derrière son rideau, entendre le froissement de sa robe derrière le rideau

(1) Les Cascades appelées par les Indiens Mine-hah-hah sont situées entre le fort Snelling et les chutes de St-Anthony.

ondoyant, de même qu'on voit le brillant Minnehaha étinceler à travers les branches, de même qu'on entend la cascade derrière son écran de feuillage.

« Qui retracera les pensées et les images dont était rempli le bouillant cerveau du jeune homme, qui retracera les songes de beauté qui remplissaient le cœur d'Hiawatha ? Tout ce qu'il dit à la vieille Nokomis lorsqu'il rentra dans sa demeure, au coucher du soleil, ce fut sa rencontre avec son père, ce fut son combat avec Mudjekeewis ; il ne dit pas un mot des flèches, pas un mot de l'*Onde souriante.* »

V.

La mission d'Hiawatha va commencer ; il s'y prépare par le jeûne, conformément à l'usage indien qui considère la macération comme le prélude obligé de toute grande entreprise.

« Vous allez entendre comment Hiawatha pria et jeûna dans la forêt, non pour obtenir plus de talent à la chasse, plus d'habileté à la pêche, non pour obtenir des triomphes dans les batailles, de la gloire parmi les guerriers, mais pour l'utilité du peuple, pour l'avantage des nations.

« Afin de se livrer au jeûne, il se bâtit d'abord une

hutte; il se bâtit un wigwam dans la forêt, auprès du grand lac limpide, à l'époque de l'aimable et joyeux printemps; il le bâtit à l'époque de la lune des feuilles; puis, visité par des songes et des visions diverses, il jeûna durant sept jours et sept nuits entières.»

La légende indienne nous montre, pendant les trois premiers jours, Hiawatha errant dans les forêts et au bord des rivières, considérant les quadrupèdes, les oiseaux, les fruits, les poissons, et se disant avec tristesse à la fin de chaque journée et de chaque exploration : Maître de la vie, faut-il que notre vie dépende de choses pareilles! Enfin, le quatrième jour, comme il gisait épuisé dans sa hutte, « les yeux à moitié ouverts, et la tête pleine de songes et de visions, contemplant le paysage qui vacillait et ondoyait, contemplant l'éclat des eaux et la splendeur du soleil couchant, Hiawatha vit un jeune homme s'approcher, avec des vêtements verts et jaunes; il venait à travers le rouge crépuscule, à travers les splendeurs du soleil couchant. Des plumes vertes se balançaient sur sa tête, et sa chevelure était soyeuse et dorée.

» Se tenant debout sur le seuil de la porte ouverte, il regarda de loin Hiawatha; il le regarda avec des yeux de compassion; il regarda son corps et ses traits épuisés; et d'une voix semblable aux soupirs du vent du Sud dans le sommet des arbres, il dit : O mon Hiawatha!

toutes vos prières ont été entendues dans le ciel ; car vous ne priez pas comme les autres pour obtenir plus de talent à la chasse, pour obtenir plus d'habileté à la pêche, pour obtenir plus de victoires dans les combats, plus de renom parmi les guerriers, mais pour l'utilité du peuple, pour l'avantage des nations.

« Quittant le maître de la vie, je suis descendu, moi, Mondamin, l'ami de l'homme, pour venir vous apprendre et vous enseigner comment par la lutte et le travail, vous obtiendrez ce que vous avez demandé dans vos prières. Levez-vous de votre lit de feuillage ; levez-vous, ô jeune homme, et luttez avec moi.

« Bien qu'épuisé par la faim, Hiawatha s'élança de son lit de feuillage ; passant de l'obscurité de son wigwam dans l'atmosphère enflammée du soleil couchant, il lutta avec Mondamin. A son contact, il sentit un nouveau courage jaillir dans son cerveau et dans son cœur ; il sentit une nouvelle vie ; il sentit l'espérance et la vigueur parcourir chacun de ses nerfs, chacune de ses fibres.

« Ils luttèrent ainsi l'un contre l'autre au milieu des splendeurs du soleil couchant ; et, plus ils luttaient, plus ils combattaient, plus Hiawatha acquérait de force. Enfin, autour d'eux, descendirent les ténèbres ; et le shuh-shuh-gah (le héron), du fond de sa retraite, au milieu des marais, poussa un cri lamentable, poussa un cri de souffrance et de faim.

« C'est assez, dit Mondamin, souriant à Hiawatha ;

demain, au coucher du soleil, je viendrai de nouveau me mesurer avec vous ; puis il s'évanouit et ne se montra plus ; soit qu'il se fût enfoncé dans le sol comme s'y enfonce la pluie, soit qu'il se fût élevé dans l'air comme s'élève le brouillard, Hiawatha ne vit rien, ne comprit rien ; il ne vit qu'une chose, c'est que Mondamin avait disparu, le laissant seul et épuisé, avec le lac brumeux au-dessous de lui et les étoiles scintillantes au-dessus de lui.

« Le lendemain, et le jour suivant, lorsque le soleil s'abaissant, descendait dans les ondes de l'Ouest, pareil à un charbon rouge et ardent qui se détache du foyer du Grand-Esprit, Mondamin vint pour éprouver Hiawatha et lutter contre lui. Il vint, silencieux comme la rosée qui naît de l'air vide, qui rentre dans l'air vide, prenant une forme lorsqu'elle touche la terre, mais invisible à tous quand elle vient et quand elle s'en va.

« Trois fois ils luttèrent ensemble au milieu des splendeurs du soleil couchant, jusqu'à ce que les ténèbres descendissent autour d'eux, jusqu'à ce que du fond de sa retraite, au milieu des landes marécageuses, le shuh-shuh-gah, le héron affamé, poussât son cri perçant. Alors Mondamin s'arrêta pour écouter.

« Il était là, grand et beau dans ses vêtements verts et jaunes. Sur sa tête, tandis qu'il respirait, ses aigrettes se balançaient et s'inclinaient d'un côté et de l'autre ; et la sueur de la lutte brillait sur lui comme des gouttes de rosée.

« Et il s'écria : O Hiawatha, vous avez bravement lutté contre moi. Trois fois vous avez vaillamment lutté contre moi ; et le maître de la vie qui nous voit, vous donnera la victoire.

« Puis il sourit et ajouta : Demain est le dernier jour de votre combat, le dernier jour de votre jeûne ; vous me vaincrez et triompherez de moi. Faites un lit pour que je m'y étende, un lit où la pluie puisse tomber sur moi, où le soleil puisse venir et me réchauffer. Arrachez-moi ces vêtements jaunes et verts ; arrachez-moi ce panache flottant. Couchez-moi dans la terre, et rendez-la douce, et friable, et légère sur moi.

« Point de main qui trouble mon sommeil, point d'herbe ou de ver qui me tourmente : que Kahgahgee (le corbeau) ne vienne pas m'importuner de sa présence et me nuire. Seul, venez pour veiller sur moi, jusqu'à ce que je renaisse, me soulève et m'anime, jusqu'à ce que je me dresse à la clarté du soleil. »

....

Le lendemain, arrive la vieille Nokomis avec des aliments ; son petit-fils jeûnait depuis six jours entiers. Celui-ci néanmoins s'obstine à refuser toute espèce de nourriture ; la vieille grand'mère se désole. Nous omettons cette scène. Nokomis regagne son wigwam sans avoir pu fléchir le jeune homme.

« Cependant Hiawatha assis et languissant attendait l'arrivée de Mondamin. Il attendit jusqu'à ce que les om-

bres, se dirigeant vers l'Est, s'allongeassent sur les plaines et les forêts, jusqu'à ce que le soleil, descendant du ciel, flottât sur les ondes de l'Ouest, comme en automne la feuille rougie tombe et flotte sur les eaux, tombe et s'enfonce dans leur sein.

« Aussitôt le jeune Mondamin avec ses tresses soyeuses et brillantes, avec ses vêtements jaunes et verts, avec son panache long et lustré, se présente à la porte et fait signe à Hiawatha. Pareil à l'homme qui marche pendant son sommeil, pâle et hagard, mais indompté, celui-ci sort de son wigwam et lutte avec Mondamin.

« Tout autour de lui, ondulait le paysage. Le ciel et la terre chancelaient tous deux, et son cœur vaillant bondissait dans sa poitrine comme l'esturgeon bondit et lutte dans un filet pour en briser les mailles. Autour de lui, tel qu'un cercle de feu, brillait et flamboyait le rouge horizon, et une centaine de soleils semblaient contempler le combat des deux lutteurs.

« Tout à coup, Hiawatha se trouva seul debout sur le vert gazon, tout pantelant des terribles efforts qu'il venait de faire, tout palpitant de la lutte qu'il venait de livrer; et devant lui, sans respiration et sans vie, gisait le jeune homme avec sa chevelure en désordre, son panache arraché, ses vêtements déchirés. Il gisait là mort, sous le soleil couchant.

« Le victorieux Hiawatha creusa le tombeau comme il en avait reçu l'ordre; il dépouilla Mondamin de ses vêtements, lui ôta son panache fracassé; il le déposa

dans la terre, et la rendit douce, friable, et légère sur lui ; et shuh-shuh-gah (le héron) du fond des marais mélancoliques poussa un cri de lamentation, poussa un cri de peine et d'angoisse.

» Alors Hiawatha regagna sa demeure, la hutte de la vieille Nokomis ; car les sept jours de son jeûne étaient révolus et accomplis. Mais elle ne fut pas oubliée la place où il avait lutté avec Mondamin : il ne fut ni oublié ni négligé le tombeau où Mondamin reposait, dormant à la pluie et au soleil, où ses plumes et ses vêtements dispersés se fanaient à la pluie et au soleil.

» Chaque jour Hiawatha allait le visiter et le surveiller. Sur lui, il rendait plus molle la terre noirâtre ; il la purgeait d'herbes et d'insectes, et, avec des éclats de voix et des cris, il en chassait Kahgahgee, le roi des corbeaux.

» Enfin un petit panache vert sortit lentement du sol, puis un autre, puis un autre. Et, avant la fin de l'été, s'élevait le maïs dans toute sa beauté, avec ses enveloppes vertes qui l'entouraient, et ses longues et soyeuses tresses jaunes ; et Hiawatha s'écria dans son ravissement : Voilà Mondamin, oui, voilà Mondamin, l'ami de l'homme (1) !

(1) Les Appallachiens, tribu voisine du Mississipi et de la Nouvelle-Orléans, connaissaient, avant l'arrivée des Européens, un mode fort grossier de cultiver le maïs, il en était de même des Iroquois. (*Revue des Deux-Mondes* d'avril 1858, article de M. Armand Mondot.)

Mon-da-min, dans le langage des Odjibwn-Algonquins, signifie *la*

« Alors il appela la vieille Nokomis, et Iagoo, le grand hableur ; il leur montra l'endroit où le maïs croissait, il leur raconta sa merveilleuse vision, ses luttes et ses triomphes, et ce nouveau présent qui pour toujours devait être leur aliment.

« Et plus tard, lorsque l'automne teignit en jaune les feuilles longues et vertes du maïs, et lorsque ses grains sucrés et moelleux devinrent jaunes et durs comme le wampum, alors Hiawatha recueillit les épis mûrs, il les dépouilla de leurs enveloppes flétries comme naguère il avait dépouillé le lutteur, puis il donna la première fête de Mondamin, et fit connaître à tout le peuple le nouveau don du Grand-Esprit.

VI.

« Hiawatha avait deux bons amis qu'il chérissait entre tous les autres, et qui lui étaient unis par la plus étroite liaison; dans la joie comme dans le chagrin, il leur donnait la main droite de son cœur. C'étaient Chibiabos le musicien, et Kwasind l'homme très-robuste.

« Entre leurs demeures passait un étroit sentier, et jamais l'herbe ne poussait dessus. Les oiseaux chanteurs

graine de l'esprit, et ils racontent au sujet de cette céréale la légende que Long-Fellow a mise en vers d'après le récit de M. Schoolcraft.

qui profèrent des mensonges, les faiseurs de contes, et les trouble-fêtes, ne trouvaient chez les trois amis aucune oreille pour les écouter ; entre eux, ils ne pouvaient fomenter aucune brouille, car chacun d'eux prenait conseil des autres. Ils causaient ensemble à cœur ouvert. Ils méditaient beaucoup, et songeaient beaucoup aux moyens de rendre les tribus heureuses.

» Hiawatha chérissait l'aimable Chibiabos, Chibiabos le meilleur de tous les musiciens, le plus harmonieux des chanteurs. Chibiabos était beau, simple comme un enfant, brave comme un homme, doux comme une femme, souple comme une branche de saule, majestueux comme le daim avec ses andouillers. »

. . . .

» Hiawatha aimait beaucoup aussi Kwasind, l'homme très-robuste, le plus robuste de tous les mortels, le plus fort parmi beaucoup ; il l'aimait pour sa force même, pour sa force alliée à la bonté.

» Dans sa jeunesse, Kwasind était ami de l'oisiveté ; insouciant, lourd et rêveur, jamais il ne jouait avec les autres enfants, jamais il ne pêchait, jamais il ne chassait ; il ne ressemblait pas aux autres enfants, mais on le voyait jeûner rigoureusement, s'entretenir souvent avec son manitou, supplier souvent le Grand-Esprit.

» Paresseux Kwasind, lui disait sa mère, jamais vous ne m'aidez dans mes travaux. Pendant l'été vous allez en fainéant rôder dans les plaines et les forêts. En hiver,

vous restez accroupi sur les cendres dans le wigwam. Aux jours les plus froids de l'hiver il me faut briser la glace pour pêcher. Vous ne venez jamais m'aider à ranger mes filets. Ils sont là, suspendus à la porte, tout mouillés, tout lourds d'une eau gelée ; allez et tordez-les, bon-à-rien ! allez et faites-les sécher aux rayons du soleil.

« Lentement Kwasind se levait, quittant le foyer ; mais il ne répondait rien qui sentît la colère. Il sortait de la hutte en silence, prenait les filets qui étaient suspendus ensemble, tout mouillés, tout lourds d'eau gelée. Il les tordait comme une poignée de paille, il ne pouvait les tordre sans les rompre, tant il avait de vigueur dans les doigts.

« Paresseux Kwasind, disait son père ; à la chasse jamais vous ne m'aidez, chaque arc que vous touchez est rompu, chaque flèche est brisée en deux. Cependant venez avec moi à la forêt, vous rapporterez le gibier à la maison.

« Ils s'engageaient dans le fond d'un étroit défilé, et s'avançaient guidés par le cours d'un ruisseau ; les traces du daim et du bison en marquaient la rive molle et vaseuse. Puis ils trouvaient toute issue fermée devant eux, solidement obstruée par des troncs d'arbres déracinés, gisant en long ou en travers, et qui empêchaient d'aller au delà.

« Il nous va falloir retourner sur nos pas, disait alors le vieillard ; nous ne saurions franchir ces troncs d'arbres.

Une marmotte ne pourrait passer au travers, un écureuil ne pourrait les escalader. Cela dit, allumant son calumet, le bonhomme s'asseyait pour fumer et pour réfléchir, mais avant que son calumet ne fût achevé, voilà que le sentier était déblayé devant lui. Kwasind avait relevé tous les troncs d'arbres à droite et à gauche, il avait fait voler les sapins aussi vite que des flèches, il avait lancé les cèdres aussi facilement que des javelots. »

. . . .

La légende indienne raconte encore, et non sans un certain comique, plusieurs preuves de l'insouciance, de la vigueur et de la soumission de Kwasind. Hiawatha fit bientôt lui-même l'expérience de cette force et de cette patience. Un jour, en effet, il construisit un canot dont le poëme décrit longuement et minutieusement toutes les parties. Pour le faire, il s'adressa à chaque arbre de la forêt, et lui demanda une portion de son bois, de son feuillage, de ses racines ou de son suc, en sorte que, « son esquif renfermait toute la vie de la forêt, tous ses mystères, toute sa magie, toute la légèreté du bouleau, toute la dureté du cèdre, toutes les racines flexibles du mélèze, et qu'il flottait sur la rivière, comme la feuille jaunie en automne, comme la feuille jaunie d'un lis d'eau. » Pour conduire ce canot, Hiawatha n'avait pas de rames ; sa pensée et ses désirs lui suffisaient.

Son œuvre achevée, il dit à Kwasind : « Aide-moi à nettoyer la rivière des troncs d'arbres et des bancs de

sable qui en encombrent le fond. » Se jetant bravement dans l'eau, Kwasind commença ce travail, qui rappelle les travaux d'Hercule, et suivant les expressions mêmes du poëme, » il rendit le cours du fleuve sûr et libre, il en fit une voie pour son peuple, depuis la source, au milieu des montagnes, jusqu'aux ondes de Pauwating, jusqu'à la baie de Taquemewaw. »

VII.

» Au loin sur le Gitche-Gumee, sur le grand lac limpide, avec sa ligne de cèdre, d'écorce de cèdre tressé, pour s'emparer de Nahma, l'esturgeon, de Mihne-Nahma, le roi des poissons, dans sa barque de bouleau qui bondit, tout seul est parti Hiawatha.

» A travers l'eau claire et transparente, il pouvait voir, au-dessous de lui, les poissons nager bien loin dans les profondeurs; il pouvait voir la Sahwa dorée (la perche) qui semble un rayon de soleil dans l'onde, le Shawgashee, (le crabe) pareil à une araignée sur le fond du lac, sur le fond blanc et sablonneux.

» A la poupe était assis Hiawatha avec sa ligne de cèdre. Dans son aigrette de plumes, la brise du matin se jouait comme elle fait dans les branches des pins. A l'avant, avec sa queue dressée, était Adjídaumo (l'écureuil) ; sur sa fourrure, la brise matinale se jouait comme elle se joue sur l'herbe des prairies.

« Sur le sable blanc du fond reposait le monstrueux Mishe-Nahma, reposait l'esturgeon, le roi des poissons. Par ses ouies il aspirait l'eau ; avec ses nageoires il la battait et l'agitait ; avec sa queue, il balayait les couches de sable.

« Il reposait là, dans son armure, avec un bouclier sur chaque flanc pour le défendre, une cuirasse d'os sur le front, et, au-dessous de ses flancs, sur son dos et ses épaules, d'autres cuirasses hérissées de pointes. Il était orné de ses peintures de guerre, raies jaunes, rouges, azurées, plaques brunes et noires. Et il reposait sur le fond du lac, faisant jouer doucement ses nageoires de pourpre, tandis qu'au-dessus de lui, dans sa barque de bouleau, s'avançait Hiawatha avec sa ligne de cèdre.

« Saisis mon appât, s'écrie Hiawatha à travers les espaces qui se déroulent au-dessous de lui, saisis mon appât, ô esturgeon ; viens du fond des eaux ; voyons lequel des deux est le plus fort. Puis il laissa tomber sa ligne de cèdre à travers l'eau limpide et transparente, et vainement attendit une réponse ; longtemps il resta attendant une réponse, et répétant avec une voix de plus en plus forte : Saisis mon appât, ô roi des poissons !

» Tranquille reposait Nahma, l'esturgeon, battant paresseusement l'eau avec ses nageoires, levant ses yeux vers Hiawatha, écoutant son appel et ces cris, tout son inutile tapage, jusqu'à ce que fatigué de ses clameurs, il dit à Kenozha, le brocheton ; à Maskenozha, le brochet : Prends l'appât de ce brutal, brise la ligne d'Hiawatha.

« Dans ses doigts, Hiawatha sentit la ligne flottante s'agiter et se raidir. Quand il voulut la retirer, elle tira tellement en sens contraire que la barque de bouleau se dressa debout dans les ondes comme un tronc de bouleau avec Adjidaumo, l'écureuil, perché et gambadant au sommet.

« Plein de mépris fut Hiawatha quand il vit le poisson monter à la surface, quand il vit Muskenozha, le brochet, s'approcher de plus en plus de lui, et il lui cria à travers les eaux : Esa ! esa ! honte à vous ! vous n'êtes que Kenozha, le brochet, vous n'êtes pas le poisson qu'il me fallait, vous n'êtes pas le roi des poissons.

« Vers le fond du lac, en se dandinant, descendit et plongea le brochet tout honteux, et Nahma, le puissant esturgeon, dit à Ugudwash, le poisson-soleil : Prends l'appât de ce grand fanfaron, brise la ligne de Hiawatha.

« Avec lenteur, vers la surface, oscillant et brillant comme l'image de la lune argentée sur les eaux, s'éleva Ugudwash, le poisson-soleil ; il saisit la ligne d'Hiawatha, de tout son poids se balança à l'extrémité et fit tourbillonner les flots. La barque de bouleau tournoya circulairement, pirouetta au milieu des remous bouillonnants, jusqu'à ce que les cercles ondulants atteignissent le sable des rives lointaines, jusqu'à ce que les glaïeuls et les joncs frémissent sur les bords lointains. »

. . . .

Le poisson-soleil est congédié par Hiawatha dans les

mêmes termes et de la même manière que le brochet. Enfin l'esturgeon accepte le défi du pêcheur et quitte le fond des eaux. La lutte d'Hiawatha, et son triomphe sur le poisson gigantesque, sont riches en incidents merveilleux et longuement racontés. L'esturgeon engloutit le jeune Indien, le canot et l'écureuil. Hiawatha, sans se laisser effrayer, profite de ce qu'il se trouve dans les entrailles de son ennemi pour le frapper au cœur. Celui-ci va rendre l'âme sur le rivage ; survient une troupe de mauves ; avec leurs becs, elles déchirent les flancs du monstre et délivrent Hiawatha, lequel, en reconnaissance de ce bienfait, déclare que les mauves seront désormais appelées kayoshk, c'est-à-dire, les nobles *dépéceuses*. Puis il annonce à Nokomis sa victoire, et lui dit de ne pas chasser ses libératrices qui ont déjà commencé à déchiqueter l'esturgeon. Pendant trois jours et trois nuits, les oiseaux et la vieille Nokomis travaillent à dépouiller l'animal de sa chair. Les mouettes travaillaient le jour, et Nokomis la nuit. Enfin il ne resta plus sur le sable que le squelette de Nahma.

VIII.

« Sur les rivages de Gitche-Gumée, du grand lac limpide, se tenait Nokomis, la vieille Nokomis ; elle montrait l'Ouest avec son doigt ; par dessus les ondes

elles montrait l'Ouest et les nuages empourprés du soleil couchant.

» S'abaissant avec majesté, le soleil rougi enflammait la route qu'il suivait dans le ciel ; derrière lui il mettait le firmament en feu ; telle en se retirant une troupe de guerriers incendie la plaine sur ses pas ; du côté de l'Est, la lune, soleil des nuits, resplendissant de tout son éclat, sortait tout à coup de sa retraite, poursuivait rapidement ces traces sanglantes, poursuivait cette fuite enflammée.

» Et Nokomis, la vieille femme, montrant l'Ouest avec son doigt, parla en ces termes à Hiawatha : Là-bas demeure le puissant *Perle-plume*, Megissogown, le magicien, Manitou des richesses et des cauris, gardé par ses serpents de feu, gardé par le noir étang de poix. Vous pouvez voir ses serpents de feu, les kenabeek, les grands serpents, se roulant, se jouant dans les ondes ; vous pouvez voir le noir étang de poix, se prolongeant bien au delà des serpents, jusqu'aux nuages empourprés du soleil couchant,

» Ce fut Megissogown qui tua mon père par ses détestables ruses et par sa malice, lorsque celui-ci descendit de la lune, lorsqu'il vint sur la terre pour me chercher. Plus puissant que tous les magiciens, il envoie la fièvre du fond des étangs, il envoie les fièvres pestilentielles, il envoie les exhalaisons empoisonnées, il envoie les brumes blanches du sein des terres marécageuses, il envoie parmi nous la maladie et la mort.

» Prenez votre arc, ô Hiawatha, prenez vos flèches à pointes de jaspe, prenez votre masse de guerre, puggawangun, et vos gantelets, minjekahwun, et votre barque de bouleau pour passer la mer, et l'huile de Mishe-Nahma pour en oindre les flancs, de manière à ce que vous puissiez traverser rapidement le noir étang de poix. Tuez ce puissant magicien, sauvez la nation de la fièvre qu'elle respire au milieu des marais, et vengez le meurtre de mon père.

» Aussitôt mon Hiawatha revêt tout son attirail de guerre ; il lance sa barque de bouleau pour traverser la mer ; de sa main il en caresse les flancs et dit, plein de courage : O Cheemaun, mon fidèle compagnon, o mon esquif de bouleau ! élancez-vous vers ce point où vous voyez des serpents de feu, où vous voyez le noir étang de poix.

» Cheemaun s'élance en bondissant, et le noble Hiawatha entonne son terrible et mélancolique chant de guerre ; et au-dessus de lui, l'aigle de la guerre, le keneu, le grand aigle de guerre, le roi de tous les oiseaux qui portent des plumes, criait et battait des ailes à travers les cieux.

» Bientôt il atteignit les serpents de feu, les kenabeek, les grands serpents ; ils gisaient immenses sur les eaux, étincelants, glissant dans les eaux ; ils gisaient enroulés, en travers de la route, avec leurs crêtes droites et enflammées, exhalant des brouillards et des vapeurs ardentes, en sorte que nul ne pouvait aller au delà.

« Mais l'intrépide Hiawatha élevant la voix, leur parla ainsi : Laissez-moi passer, ô Kenabeeck, laissez-moi continuer mon voyage ; eux, répondirent en sifflant d'un air superbe, répondirent avec leur souffle embrasé : En arrière ! en arrière ! O Shawgodaya ! retourne vers la vieille Nokomis, cœur timide !

« Alors Hiawatha, plein de fureur, éleva son puissant arc de frêne, il saisit ses flèches armées de pointes de jaspe et les lança coup sur coup sur les reptiles ; chaque retentissement de la corde de son arc fut un cri de guerre et un cri de mort. Chaque sifflement de flèche fut le chant de mort d'un kenabeek.

« Se vautrant dans une eau sanglante, tous les serpents de feu flottaient morts, et parmi eux Hiawatha faisait voile sans danger et s'écriait en sautant de joie : En avant, ô Cheemaun, mon fidèle canot ! En avant vers le noir étang de poix !

« Alors il prit l'huile de Nahma, en frotta la proue et les flancs de son esquif, les enduisit bien avec cette huile afin de pouvoir rapidement traverser le noir étang de poix.

« Pendant toute la nuit il fit voile sur le lac, il fit voile sur cette onde paresseuse, couverte de la poussière des âges, noire de joncs pourris, encombrée de glaïeuls et de feuilles de lis, immobile, sans vie, triste, effrayante, éclairée par la lumière tremblottante de la lune, scintillante de feux-follets, de ces feux qu'allument les esprits des morts, lorsque fatigués de leurs courses errantes, ils dressent leurs camps nocturnes.

» Partout l'air réfléchissait le blanc éclat de la lune, partout l'eau réfléchissait la noirceur de l'ombre, et autour de lui les suggema, les mosquitos, chantaient leur chanson de guerre, et les wah-wah-taysee, les mouches de feu, agitaient leurs torches pour l'égarer, et la dahinda, la grenouille-taureau, élevait sa tête sous la lumière de la lune, fixait sur lui ses yeux jaunes, coassait, puis s'enfonçait sous les eaux. En même temps, de tous les points de cette région marécageuse, répondaient des sifflements sans nombre ; et shuh-shuh-gah, le héron, sur le rivage couvert de roseaux, saluait au loin la venue du guerrier.

» Ainsi Hiawatha s'avançait vers l'Ouest, vers le royaume de Megissogwon, vers la terre de *Perle-plume*, jusqu'à ce que, descendue à son niveau, la lune le regardât avec surprise, jusqu'à ce que, pâle et hagarde, elle le regardât en face avec surprise, jusqu'à ce que le soleil fît sentir ses feux derrière lui, jusqu'à ce qu'il brulât ses épaules, et que devant lui, sur la côte élevée, il aperçût le brillant wigwam du Manitou des coquilles, du plus puissant des magiciens.

» Alors, une fois encore, il frappa de la main Cheemaun, et dit à son esquif de bouleau : En avant ! le canot frémit dans toutes ses fibres, et avec un grand bond de triomphe il sauta à travers les eaux, il sauta par dessus les glaïeuls et les joncs, et par-dessus, sur le rivage, il déposa à sec Hiawatha.

» Aussitôt Hiawatha prit son arc de frêne, en appuya

un bout sur le sable de la rive, avec son genou fit fléchir le milieu, et donna plus de roideur à la corde fidèle ; il prit une flèche à pointe de jaspe, et la lança contre le wigwam brillant ; il envoya la flèche sifflante, il l'envoya comme un héraut, comme un porteur de son message, de son audacieux et superbe défit : Sortez de votre demeure, Perle-plume ! Hiawatha attend votre présence.

» Aussitôt, du wigwam brillant, sortit le puissant Megissogwon, haut de stature, large d'épaules, avec un aspect sombre et terrible, de la tête aux pieds revêtu de coquillages, armé de toutes ses armes de guerre, peint comme le ciel du matin, tout rayé de rouge, de bleu et de jaune, portant sur sa tête les plumes flottantes d'un grand aigle qui se dressaient en l'air ou se balançaient çà et là.

» Je vous connais bien, ô Hiawatha, lui cria-t-il avec une voix de tonnerre, avec un accent de profonde moquerie. Hâtez-vous de battre en retraite, ô Shandodaya ! Hâtez-vous de retourner parmi les femmes ; retournez vers la vieille Nokomis, cœur timide ! Je vais vous tuer là, où vous êtes, comme autrefois je tuai son père.

» Mais mon Hiawatha répondit, sans être déconcerté et sans rien craindre : De gros mots ne frappent pas comme des masses de guerre ; une voix fanfaronne n'est pas une corde d'arc, des railleries ne sont pas acérées comme des flèches, les actions valent mieux que des paroles ; les actions sont plus puissantes que les vanteries.

« Alors commença la plus grande bataille que le soleil ait jamais éclairée, dont les oiseaux de guerre aient jamais été témoins. Elle dura pendant tout un jour d'été, depuis le lever du soleil jusqu'à son coucher; car les flèches d'Hiawatha frappaient sans l'entamer l'armure de coquilles; sans l'entamer tombaient les coups qu'il portait avec ses gantelets, sans l'entamer tombait la lourde masse de guerre; elle pouvait fendre en deux les rochers, mais ne pouvait briser les mailles de cette magique cotte d'armes formée de coquillages.

« Enfin, au coucher du soleil, appuyé sur son arc de frêne, blessé, haletant et découragé, avec sa puissante masse de guerre brisée, avec ses gantelets déchirés et mis en pièces; Hiawatha, n'ayant plus que trois flèches inutiles, s'arrêta pour se reposer sous un pin dont les branches étaient chargées de mousses pendantes, dont le tronc était tout cuirassé de mocassins de la mort (dead-mead's moccason leather), de champignons blancs et jaunes.

« Soudain, du haut des branches qui s'étendaient au-dessus de lui, chanta mama (le pivert): O Hiawatha, dit-il, dirigez vos flèches à la tête de Megissogown, frappez la touffe de cheveux qui la couronne, frappez à leurs racines les longues tresses noires; là seulement il peut être blessé. »

Le lecteur prévoit maintenant l'issue de la lutte. Hiawatha lance successivement et avec bonheur ses trois

flèches. La dernière porta le coup fatal, « et le puissant Megissogown vit les yeux de feu de Panguk, vit les yeux de la mort briller sur lui, entendit sa voix l'appeler dans les ténèbres. »

Délivré de son ennemi, Hiawatha appelle le pivert, et, pour le récompenser de son service, il teint avec du sang la petite touffe de plumes qui surmonte la tête de l'oiseau ; et depuis ce jour, selon la tradition indienne, le pivert porte cette aigrette rouge en souvenir du service qu'il a rendu.

Hiawatha ensuite dépouille Megissogown de sa cuirasse de coquillages, il emporte toutes ses richesses, coquilles, fourrures d'animaux, baudriers, carquois.... Quant à son corps, il le laissa sur le rivage, « les pieds sur le sable, la face dans l'eau, tandis qu'au-dessus de lui tournoie et crie le keneu, le grand aigle de guerre, décrivant des cercles toujours plus étroits, volant et s'approchant de plus en plus. »

Puis, à travers l'étang de poix, à travers les cadavres des serpents, chargé de ses trophées, il regagne sa demeure avec des cris et des chants de triomphe. Sur le rivage se tenaient la vieille Nokomis, Chibiabos et Kwasind, et tout le peuple qui l'accueillit avec des chants et des danses, s'écriant : « Honneur à Hiawatha ! il a tué le grand Perle-plume ; il a tué le plus puissant des magiciens, celui qui envoyait la fièvre brûlante, qui envoyait le brouillard du fond des marais, qui envoyait la maladie et la mort parmi nous. »

La légende ajoute que le souvenir de Mama fut toujours cher à Hiawatha, que celui-ci, en signe d'amitié, orna son calumet avec la petite aigrette pourpre que l'oiseau portait sur la tête. Quant aux richesses de Megissogown, et aux trophées de la bataille, il les partagea également entre tous les membres de sa nation.

IX.

» Ce que la corde est à l'arc, la femme l'est à l'homme ; elle le fait plier et cependant elle lui obéit. Elle l'attire et cependant elle le suit. Chacun sans l'autre est inutile.

» Ainsi, en lui-même, disait et pensait le jeune Hiawatha, vivement travaillé par des sentiments divers ; tour à tour insouciant, passionné, espérant, craignant, et toujours rêvant à Minnehaha, à l'aimable *Onde souriante,* dans la terre des Dacotahs.

» Epousez une fille de votre tribu, lui disait sous forme de conseil, la vieille Nokomis : N'allez pas à l'Est, n'allez pas à l'Ouest chercher une étrangère que nous ne connaissons pas. Pareille à la flamme de l'âtre domestique est la plus laide des filles de notre pays ; pareille à la clarté des étoiles ou de la lune est la plus belle des filles de l'étranger.

» Ainsi parlait la vieille Nokomis pour le dissuader,

et mon Hiawatha se bornait à répondre : Chère et vieille Nokomis, très-aimable est la flamme du foyer ; mais j'aime mieux la clarté des étoiles, j'aime mieux la clarté de la lune.

« La vieille Nokomis lui répètait gravement : N'amène pas ici une fille paresseuse ; n'amène pas ici une femme inutile, des mains maladroites, des pieds inertes. Amène une femme avec des doigts agiles, un cœur et une main qui agissent ensemble, des pieds qui courent volontiers pour accomplir les ordres qu'on leur donne.

« Hiawatha répondait en souriant : Dans la terre des Dacotahs, vit la fille du faiseur de flèches, Minnehaha, l'*Onde souriante*, la plus belle des femmes. Je la conduirai à votre wigwam ; elle s'empressera d'accomplir vos ordres. Elle sera pour vous la lumière des étoiles, la lumière de la lune, la lumière du foyer ; elle sera pour mon peuple la lumière du soleil.

« Essayant toujours de le dissuader, Nokomis disait : N'amène pas à ma hutte une étrangère de la terre des Dacotahs. Orgueilleux sont les Dacotahs (1). Souvent il y a guerre entre eux et nous ; il y a des querelles non encore oubliées, et de vieilles blessures qui sont encore douloureuses et ouvertes.

(1) Les Dacotahs s'étendent sur les deux rives du Missouri. Leur caractère féroce n'a pas changé, ils sont toujours rancuniers contre les blancs, également féroces envers les hommes de leur couleur, et même entre eux. (*Revue des Deux-Mondes* d'avril 1858 ; article de M. Armand Mondot).

« Hiawatha répondait en riant : Pour cette raison, à défaut d'autres, je voudrais épouser la belle Dacotah, afin que nos tribus pussent être unies, afin que les vieilles querelles pussent être oubliées, et les vieilles blessures guéries pour toujours.

« Ainsi partit Hiawatha pour la terre des Dacotahs, pour la terre des belles femmes, franchissant les marais et les prairies, marchant à travers les forêts interminables, à travers le silence non interrompu. »

....

Chaussé de ses mocassins magiques, le jeune Indien dévore l'espace ; son cœur cependant va plus vite que ses pieds ; sans s'arrêter, il voyage jusqu'à ce qu'il entende le tonnerre des cataractes de Minnehaha qui l'appelent au milieu du silence. Sur la lisière de la forêt, à travers l'ombre et la lumière, il aperçoit un troupeau de daims ; il abat l'un d'eux d'un coup de flèche. Puis il le charge sur ses épaules, et se présente devant le vieux faiseur de flèches. Assis devant la porte de son wigwam, celui-ci fabriquait ses flèches tandis que, à ses côtés, la belle *Onde souriante* tressait des nattes de glaïeuls et de joncs.

« Le vieillard était assis là, se rappelant les jours où, avec des flèches pareilles à celles qu'il fabriquait en ce moment, il avait tué le daim et le bison dans la prairie, percé l'oie sauvage, le wawa à la voix aiguë, alors que sa course ailée l'emportait vers le Sud. Il se rappelait

les grandes guerres, et comment on venait pour acheter ses flèches ; car on ne pouvait combattre sans ses flèches. Ah ! l'on ne trouverait plus sur la terre de nobles guerriers comme ceux de ce temps-là. Maintenant les hommes sont tous comme des femmes ; ils ne savent que se servir de leurs langues.

« Quant à l'*Onde souriante*, elle pensait à un chasseur d'une autre tribu et d'un autre pays, jeune, grand et beau, qui, un matin, dans la saison du printemps, était venu pour acheter des flèches à son père ; il s'était assis et reposé dans le wigwam, longtemps s'était arrêté à la porte, avait regardé derrière lui en s'éloignant. Elle avait entendu son père en faire l'éloge, faire l'éloge de son courage et de sa sagesse. Reviendrait-il de nouveau aux sources de Minnehaha pour acheter des flèches ? Elle laissait ses mains tomber immobiles sur sa natte ; ses yeux devenaient rêveurs.

« Au milieu de ces pensées, tous deux entendirent un bruit de pas, entendirent un frôlement à travers les branches ; et, tout à coup, Hiawatha, le front et la joue en feu, et portant sur ses épaules le daim qu'il venait de tuer, sort du bois et se présente devant eux. Aussitôt le vieux faiseur de flèches lève gravement les yeux de dessus son ouvrage, met de côté la flèche non encore terminée, fait signe au voyageur de passer le seuil, et, se levant pour aller à sa rencontre, il lui dit : Vous êtes le bienvenu, Hiawatha.

« Aux pieds de l'*Onde souriante*, Hiawatha jette son

fardeau, jette le daim à la peau fauve ; et la jeune fille lève les yeux sur lui, lève les yeux de dessus sa natte de jonc, et lui dit avec un regard et un accent pleins de douceur : Vous êtes le bienvenu, ô Hiawatha.

« Le wigwam était spacieux, fait de peaux de daim tannées et blanchies. Sur les rideaux étaient dessinés et peints les dieux des Dacotahs. Si haute était la porte, que pour entrer Hiawatha se baissa à peine. A peine si sa plume d'aigle effleura le haut de la porte lorsqu'il passa dessous.

« Alors se leva l'*Onde souriante*, la belle Minnehaha ; elle laissa de côté sa natte inachevée ; elle apporta des aliments et les mit devant son père et son hôte ; elle mit devant eux de l'eau puisée à la source voisine, elle leur servit des aliments dans de la vaisselle de terre, elle leur servit à boire dans une coupe de tilleul. Elle écoutait pendant que son hôte parlait, elle écoutait pendant que son père répondait ; mais pas une fois elle n'ouvrit les lèvres, elle ne prononça pas une seule parole.

« Oui, comme dans un songe, elle écoutait les paroles d'Hiawatha, alors qu'il parlait de la vieille Nokomis, nourrice de son enfance, alors qu'il parlait de ses compagnons, Chibiabos le musicien, et Kwasind l'homme très-robuste, et du bonheur, de l'abondance qui régnaient dans la terre des Obiways, dans cette terre aimable et paisible.

« Hiawatha conclut en disant : Après bien des années de guerre, bien des années de lutte et de sang versé, la

paix s'est faite entre les Obiways et la tribu des Dacotahs. Puis il ajouta, en parlant avec lenteur : Pour que cette paix puisse durer toujours, pour que nos mains puissent être plus étroitement serrées, et nos cœurs être plus unis, donnez-moi pour femme cette jeune fille, Minnehaha, l'*Onde souriante*, la plus aimable des femmes de Dacotah.

» Le vieux faiseur de flèches resta un moment sans répondre, fuma quelque temps en silence, regarda sévèrement Hiawatha, regarda tendrement l'*Onde souriante,* et fit cette grave réponse : Oui, si Minnehaha le désire ; que votre cœur parle, Minnehaha !

» Et l'aimable *Onde souriante* parut plus aimable encore, tandis qu'elle restait là sans consentir, sans refuser, et lorsque, s'avançant vers Hiawatha, elle prit doucement place auprès de lui, et quand elle dit, et rougit en disant : Je vous suivrai, ô mon époux.

» C'est ainsi qu'Hiawatha courtisa, c'est ainsi qu'il gagna la fille du vieux faiseur de flèches, dans la terre de Dacotah.

» Il quitta le wigwam emmenant avec lui l'*Onde souriante;* la main dans la main, ils s'en allèrent ensemble à travers la forêt et la savane ; ils laissèrent le vieillard debout et solitaire à la porte de son wigwam. Ils entendaient les cascades de Minnehaha qui les appelaient dans l'éloignement, qui leur criaient de loin : Adieu l'*Onde souriante*.

» Et le vieux faiseur de flèches retourna à son travail,

s'assit au soleil devant sa porte, murmurant en lui-même et disant : Voilà comment nos filles nous abandonnent, celles que nous aimons, et celles qui nous aiment, juste au moment où elles ont appris à nous aider ; alors que nous sommes vieux et que nous nous appuyons sur elles, vient un jeune hommes avec son panache pimpant, avec sa flûte de roseaux ; un étranger se promène à travers le village en jouant de la flûte ; il fait signe à la plus belle de nos filles, elle le suit là où il l'entraîne, abandonnant tout pour un étranger. »

Le chant se termine par un tableau du voyage de Hiawatha avec sa fiancée, à travers les forêts et les plaines, et des soins tout fraternels que le jeune homme prodigue à l'*Onde souriante* pendant ce long et pénible trajet.

X.

« Vous allez entendre comment Pau-Puk-Keewis, comment le beau Yenadizze dansa aux noces de Hiawatha ; comment l'aimable Chibiabos, le plus mélodieux des musiciens, chanta ses chansons d'amour et de tendresse ; comment Iagoo, le grand hableur, le faiseur de récits merveilleux, raconta ses histoires d'aventures extraordinaires, afin que la fête fût plus animée, afin que

le temps s'écoulât plus gaiement et que les hôtes fussent plus satisfaits.

« Somptueuse fut la fête que donna Nokomis pour le mariage d'Hiawatha. Tous les vases étaient en bois de tilleul blanc et artistement poli, toutes les cuillers étaient en corne de bison, noire et artistement polie.

« Nokomis avait envoyé dans tout le village des messagers avec des baguettes de saule, en signe d'invitation, en signe de réjouissance ; et les conviés s'assemblèrent, revêtus de leurs plus riches vêtements, revêtus de robes en fourrures et de colliers de wampum, tout resplandissants sous leurs peintures et leurs aigrettes de plumes, magnifiques sous leurs bracelets et leurs franges.

« D'abord ils mangèrent l'esturgeon (nalma), et le brochet (maskenozha), pêchés et cuits par la vieille Nokomis. Ensuite ils se régalèrent de pémican (1) et de moelle de buffle, de cuisses de daim et de bosses de bison, de galettes jaunes de maïs et de riz sauvage des rivières.

« Mais le grâcieux Hiawatha et l'aimable *Onde souriante*, ainsi que la vieille et attentive Nokomis, ne goûtèrent pas des aliments placés devant eux ; ils ne firent que veiller aux besoins des autres, que servir leurs convives en silence.

« Et lorsque tous les hôtes eurent fini, la vieille Nokomis alerte et affairée, puisant dans une grande poche

(1) Viande de daim grillée et hachée.

de loutre, remplit les calumets en terre rouge, avec du tabac venu des terres du sud, et mêlé d'écorce de saule rouge, d'herbes et de feuilles parfumées.

« Puis elle dit : O Pau-Puk-Keewis, dansez-nous vos joyeuses danses, pour nous réjouir ; dansez la danse du mendiant, afin que la fête soit plus animée, que le temps passe plus gaiement et que nos hôtes soient plus satisfaits.

« Alors le beau Pau-Puk-Keewis, le beau Yenadizze, le joyeux faiseur d'espiègleries, que les hommes appelaient *le Fol ouragan*, se leva parmi les convives assemblés.

« Il excellait dans tous les jeux, dans tous les passe-temps, dans la joyeuse danse des patins (shoes of snow), dans le jeu du palet et dans celui de la balle, dans tous les jeux d'adresse et de hasard, dans le jeu de *l'écuelle et des jetons* (puga-saing), dans le jeu des *prunes de pierre* (Kuntassoo).

« Bien que les guerriers l'appelassent *Cœur timide*, l'appelassent poltron (shaugodaya), fainéant, sauteur, Yenadizze lui, s'inquiétait peu de leurs railleries, s'occupait peu de leurs insultes, car les femmes et les jeunes filles aimaient le beau Pau-Puk-Keewis.

« Il portait une tunique de peau de daine blanche et moelleuse, bordée d'hermine, tout ornée de grains de wampum ; il portait des culottes de peau de daim bordées d'hermine et de soie de hérisson ; il avait des mocassins de cuir de chevreuil garnies de soies de hérisson et de grains brillants. Sur sa tête étaient des plumes de

cygne ; à ses talons il avait des queues de renard. Dans une main il tenait un éventail de plumes et dans l'autre un calumet (1).

« Tout zébré de raies jaunes et rouges, de raies d'azur et de vermillon éclatant, le visage de Pau-Puk-Keewis resplendissait. De son front tombait sa chevelure, lisse et partagée comme celle d'une femme, toute luisante d'huile et nattée. Elle tombait ornée de guirlandes de plantes odorantes. C'est dans ce costume que parmi les hôtes assemblés, au son des flûtes et des chansons, au son des tambours et des voix, le beau Pau-Puk-Keewis se leva et commença ses danses mystérieuses.

« D'abord il dansa sur une mesure grave, avec des pas et des gestes très-lents, entrant dans le bois de pins, puis en sortant, passant tour à tour sous l'ombre et sous la lumière, marchant doucement comme une panthère ; puis ensuite, il dansa plus vite, plus vite encore, tournant, décrivant des cercles, bondissant par-dessus la foule des hôtes, tourbillonnant, pirouettant autour du wigwam jusqu'à ce que les feuilles tourbillonnassent avec lui, jusqu'à ce que mêlés ensemble la poussière et le vent roulassent en tourbillons autour de lui.

« Puis, le long du rivage sablonneux du lac, du grand lac, il courut avec des gestes frénétiques, frappant le

(1) Sur les costumes des Iroquois et autres peuplades du Nord et sur leurs goûts d'élégance, voir la *Revue des Deux-Mondes*, avril 1858, art. de M. Armand Mondot.

sable du pied, et le faisant follement sauter dans l'air autour de lui, jusqu'à ce que l'air devînt un tourbillon, jusqu'à ce que le sable volât et fouettât autour de lui, comme font les grandes bourrasques de neige à travers le paysage, quand elles couvrent toutes les rives et les dunes de sable, les montagnes de sable de Nagow-wud-joo (1).

« Ainsi le joyeux Pau-Puk-Keewis dansa *la danse du mendiant* pour amuser les convives ; puis revenant à sa place, il s'assit en riant au milieu des hôtes assemblés, il s'assit et s'éventa tranquillement avec son éventail de plumes de dinde.

« Puis on dit à Chibiabos, à l'ami d'Hiawatha, au plus mélodieux de tous les chanteurs, au meilleur des musiciens ; Chante-nous, ô Chibiabos, des chants d'amour et des chants de tendresse, afin que la fête soit plus animée, que le temps passe plus gaiement et que nos hôtes soient plus satisfaits.

« Et l'aimable Chibiabos, avec des accents doux et tendres, avec une voix profondément émue, chanta des chants d'amour et des chants de tendresse, regardant sans cesse Hiawatha, regardant la belle *Onde souriante*, il chanta mélodieusement en ces termes :

(1) Dunes du Lac Supérieur.

Eveille toi, mon amante chérie,
Biche aux yeux doux, doux et fiers à la fois,
Eveille-toi, l'oiseau de la prairie,
Eveille-toi, fleur suave des bois.

Ton seul regard suffit, ma bien-aimée,
Pour me donner un front calme et serein ;
Ainsi les lis de la plaine embaumée
Brillent plus beaux sous l'air frais du matin ;

Ton souffle est pur, comme l'est, à l'aurore
Ou bien au soir, le doux parfum des fleurs,
Quand vient l'époque, où du vert sycomore
La feuille tombe en perdant ses couleurs.

Vers toi, vers toi, mon sang ému s'élance
Comme au soleil l'onde court et bondit,
En ce beau mois d'amour et d'espérance
Où si splendide est l'éclat de la nuit.

Un doux concert de voix harmonieuses
Quand tu parais dans mon cœur retentit ;
Ainsi tout chante en nos forêts joyeuses
En ce beau mois où la fraise mûrit.

Je deviens triste, et languissant, et sombre,
Si le chagrin se montre dans tes yeux ;
Le lac moins vite au loin se couvre d'ombre
Dès qu'un nuage enveloppe les cieux.

Si tu souris, au même instant s'efface
Le noir chagrin qui rembrunit mon cœur ;
Du lac ainsi s'anime la surface
Quand le soleil a repris sa splendeur.

Mais vainement, le ciel, la terre, et l'onde,
Pour me sourire ensemble s'uniront;
Si tu n'es là, rien ne peut, en ce monde,
Faire briller ou sourire mon front.

C'est moi, c'est moi, mon amante chérie,
Ouvre tes yeux, ouvre tes yeux si doux;
Eveille-toi, viens ô ma tendre amie,
Tout se réveille et chante autour de nous.

« Et quand Chibiabos eut chanté son chant d'amour et de tendresse, Iagoo, le grand hâbleur, le merveilleux conteur d'histoires, l'ami de la vieille Nokomis, jaloux de l'harmonieux musicien, jaloux des applaudissements qu'on lui avait donnés, vit autour de lui dans tous les yeux, vit dans tous les regards, dans tous les gestes, que les invités à la noce brûlaient d'entendre ses amusants récits, ses prodigieux mensonges.

« Très-vantard était Iagoo; entendait-il raconter une aventure, il ripostait toujours par une autre plus forte. Entendait-il raconter un acte d'audace, il en avait accompli lui-même un plus audacieux; entendait-il raconter une merveilleuse histoire, il en avait une plus extraordinaire à raconter.

....

« Aussi, parmi le peuple, son nom était devenu proverbial; il était devenu un texte de plaisanteries; et, lorsqu'un chasseur fanfaron élevait trop haut son adresse,

ou lorsqu'un guerrier, retournant dans sa patrie, parlait trop de ses exploits, tous les auditeurs s'écriaient : Iagoo est venu parmi nous !

« Ce fut lui qui creusa le berceau du petit Hiawatha, qui le creusa dans un morceau de tilleul, et le consolida avec des nerfs de renne. Plus tard, ce fut encore Iagoo qui lui enseigna à faire ses arcs et ses flèches, à faire des arcs de frêne et des flèches de chêne.

« Or, parmi les convives assemblés pour la noce de mon Hiawatha, était assis Iagoo, vieux et laid, était assis le merveilleux conteur d'histoires, et on lui dit : O bon Iagoo, raconte-nous quelque histoire étonnante, raconte quelque histoire extraordinaire, pour que la fête soit plus animée, pour que le temps puisse passer plus gaiement, pour que nos hôtes soient plus satisfaits.

« Et Iagoo répondit aussitôt : Vous allez entendre une histoire prodigieuse, vous allez entendre les étranges aventures d'Osseo, le magicien descendu de l'étoile du soir.

XI.

« Est-ce le soleil qui descend sur la plaine unie des eaux ? Est-ce le cygne rouge qui nage et fuit, blessé par la flèche magique, teignant toutes les vagues avec la pourpre vivante, avec la pourpre de son sang, et rem-

plissant tous les airs avec la splendeur, avec la splendeur de son plumage ?

« Oui, c'est le soleil qui descend, qui s'enfonce dans les eaux ; tout le ciel est teint en pourpre, toutes les eaux se colorent d'écarlate. Non, c'est le cygne rouge qui nage et plonge au fond des eaux ; ses ailes sont levées vers le ciel ; de son sang les vagues sont rougies (1).

» Au-dessus, l'étoile du soir scintille et tremble à tra-

» (1) Voici la légende du cygne rouge telle qu'elle est rapportée par M. Schoolcraft dans son ouvrage intitulé *Algic researches*, vol. II.

Trois frères partirent pour la chasse, disant entre eux : Voyons lequel rapportera le premier du gibier à la maison. « Chacun ne devait tuer, dit la légende, que le gibier qu'il avait l'habitude de tuer. Ils prirent différentes routes. Odjibwa, le plus jeune, aperçut bientôt un ours, animal que d'après les conventions il ne devait pas tuer. Il le mit à mort cependant, et se mit à le dépouiller, lorsque quelque chose de rouge commença à teindre l'air autour de lui, Puis bientôt, il entendit une voix étrange et qui semblait avoir quelque chose d'humain, elle l'attira jusqu'à un lac, où il vit un beau cygne rouge reposant sur les eaux, dont le plumage brillait au soleil, et qui poussait les cris qu'il avait entendus. Le chasseur épuisa sur ce magnifique oiseau toutes ses flèches inutilement et sans même le troubler. Il se rappela alors qu'un de ses frères lui avait dit que dans le sac à médicaments, *medicine sack* de son père, alors mort, étaient renfermées trois flèches magiques. Surmontant la répugnance qu'il avait à violer cet objet sacré, il courut à la maison, et prit à la hâte les trois flèches, qu'il tira successivement sur le cygne. La première passa près de l'oiseau, la seconde arriva encore plus près du but, la dernière traversa son col au-dessus de la poitrine. Toutefois, l'oiseau s'envola lentement d'abord, puis, battant des aîles, il s'éleva graduellement dans les airs, et disparut vers le soleil couchant. »

vers le ciel empourpré, et plane suspendue dans le crépuscule. Non, ce n'est pas l'étoile du soir; c'est un grain de wampum sur les vêtements du Grand-Esprit qui passe à travers le crépuscule, qui marche en silence à travers le firmament.

« En parlant ainsi, Iagoo regardait joyeusement dans le ciel, et tout-à-coup, il dit : voyez-là, regardez l'étoile sacrée du soir. Vous allez entendre une histoire merveilleuse; vous allez entendre l'histoire d'Osseo, d'Osseo, fils de l'étoile du soir.

« Jadis, en un temps qu'on ne se rappelle plus, en des âges plus rapprochés du commencement, lorsque les cieux étaient plus près de nous, et que les dieux étaient plus familiers, dans la région du Nord, vivait un chasseur avec dix jeunes et belles filles, grandes et souples comme des branches de saule: mais Oweence, la plus jeune, l'opiniâtre et capricieuse jeune fille, la jeune fille taciturne et rêveuse, était la plus belle des sœurs.

Toutes épousèrent des guerriers, prirent pour maris des hommes braves et fiers; mais Oweence la plus jeune, rit et se moqua de tous ses amants, de tous ses jeunes et beaux prétendants; et elle épousa le vieil Osseo, le viel Osseo pauvre et laid, brisé par l'âge, épuisé par la toux, toussant toujours comme un écureuil.

« Ah! c'est que belle en lui était l'âme d'Osseo, le descendant de l'étoile du soir, de l'étoile du soir, étoile de la femme, étoile de tendresse et d'amour. Tous les

feux de l'étoile du soir étaient dans son cœur, toutes ses beautés dans son esprit, tous ses mystères dans son être, toutes ses splendeurs dans son langage.

» Et les amants repoussés, beaux jeunes gens aux colliers de wampum, beaux jeunes gens peints et empanachés, montraient Oweence au doigt avec dérision, la poursuivaient de leurs plaisanteries et de leurs rires ; mais elle disait : je m'inquiète peu de vous, je m'inquiète peu de vos colliers de wampum, je m'inquiète peu de vos peintures et de vos panaches, je ne m'inquiète pas de vos plaisanteries et de vos rires ; je suis heureuse avec Osseo.

» Une fois, conviés à une grande fête, les dix sœurs marchaient ensemble, marchaient ensemble avec leurs époux à travers les humides ténèbres du soir; le vieil Osseo marchait lentement et le dernier, avec la belle Oweence à son côté. Tous les autres babillaient gaiement ; eux seulement marchaient en silence.

» Osseo regardait vers l'Ouest avec attention et d'un œil suppliant ; il s'arrêtait souvent et regardait en suppliant vers l'étoile scintillante du soir, vers la douce étoile de la femme ; et on l'entendit murmurer à voix basse : ayez pitié de moi, ayez pitié de moi, mon père ?

» Ecoute, dit la plus vieille des sœurs, le voilà qui prie son père : quelle pitié que le vieil homme ne fasse point un faux pas dans le chemin, ne se brise pas le cou en tombant ; et toutes les sœurs rirent jusqu'à ce que la forêt retentit de leurs rires inconvenants. »

Ici l'histoire devient si merveilleuse qu'elle laisse derrière elle les métamorphoses d'Ovides et les contes orientaux. Nous allons simplement analyser ce long récit dont le principal mérite est sans doute de faire connaître le goût des Indiens en fait de contes fantastiques.

Sur la route que suivaient les beaux-frères et les belles sœurs, gisait un vieil arbre déraciné, à moitié enseveli sous les feuilles et les mousses, et tout creux. En le voyant, Osseo, jeta un cri d'angoisse, et s'élança dans cet antre béant. Il y entra, vieux, cassé, ridé et laid; il en sortit jeune, grand, fort et beau. Mais hélas! au moment où il était ainsi transformé, sa femme, la fidèle Oweence, devenait une vieille femme, ridée, usée, laide, et chancelant sur ses jambes et sur le bâton qui lui servait d'appui. Ses sœurs et leurs maris rirent à faire résonner toute la forêt; mais Osseo n'abandonna pas la fidèle Oweence; toujours il lui prodigua les plus tendres attentions.

Enfin on arrive au lieu du festin; on prend place dans le wigwam, le banquet commence. Mais Osseo est triste et perdu dans ses réflexions. Tout à coup, il entend une voix descendant de l'espace vide et étoilé; elle lui dit: o mon fils bien-aimé! les charmes dont tu étais la victime sont brisés; viens, et monte vers moi. Goûte la nourriture qui t'est servie: Elle est enchantée, et par ses vertus va faire de toi un esprit; tous les vases de terre et de bois vont être changés en wampum, en argent; ils vont bril-

ler comme des coquilles de pourpre, ils vont resplendir comme le feu.... la voix se tait et le wigwam commence à trembler, à s'ébranler; puis on le sent s'élever, s'élever vers le ciel. En même temps, les plats se changent en coquilles de pourpre, les vases de terre en coquilles d'argent. Les solives du wigwam brillent comme des baguettes d'argent, et le plafond devient pareil aux ailes luisantes de l'escarbot. Puis Osseo voit ses neuf belles-sœurs et leurs maris métamorphosés en oiseaux divers, les uns en geais, les autres en pies, les unes en grives, les autres en merles, et tous crient, chantent, font jouer leurs plumages. Quand à Oweence, elle retrouve bientôt sa beauté et sa jeunesse, ses vêtements sales et déchirés sont transformés en robes d'hermine, et son bâton en une plume d'argent.

A travers les courants aériens, les nuages et les célestes splendeurs, le wigwam aborde sur l'étoile du soir aussi doucement que le flocon de neige tombe sur la neige. Le père d'Osseo, avec sa chevelure argentée et rayonnante, avec ses yeux sereins et tendres, vient au devant de son fils, et lui dit : « o mon fils, suspendez à la porte de mon wigwam cette cage avec les oiseaux que vous avez amenés dedans, cette cage à barreaux d'argent et ces oiseaux aux plumes brillantes. » il ajoute qu'il a eu compassion d'Osseo, qu'il lui a rendu sa jeunesse et sa beauté, et qu'il a changé ses beaux-frères et leurs femmes en oiseaux pour les punir de leurs habitudes moqueuses. Enfin il recommande à son fils de prende garde

au mauvais esprit, à Wabeno, le magicien, habitant d'une petite étoile qui brille sur la gauche. C'est Wabeno qui a métamorphosé Osseo en vieillard, et il faut éviter les rayons de son étoile, car en eux repose toute la force de ses enchantements.

Pendant plusieurs années, dans la paisible étoile du soir, habita Osseo avec son père : pendant plusieurs années, la cage resta suspendue en dehors du wigwam avec les oiseaux qu'elle contenait. Enfin, la belle et fidèle Oweence donna à son époux un fils qui avait la beauté de sa mère et le courage de son père : quand ce fils fut devenu un peu grand, Osseo lui fit un petit arc et des flèches ; puis un jour, pour le divertir, il ouvrit la grande cage d'argent qui renfermait les oncles et les tantes de l'enfant, pour que celui-ci s'amusât à tirer dessus. Aussitôt le petit chasseur lança une flèche et perça un des oiseaux qui tomba à ses pieds ; mais, ô prodige ! ce n'est pas un oiseau qu'il a devant lui, c'est une belle et jeune femme avec une flèche dans le sein. Cependant tout le charme magique est détruit, l'enfant alors se sent tomber à travers les espaces ; il tombe jusqu'à ce qu'il s'arrête sur une île verdoyante du grand lac. Après lui, tombent aussi tous les oiseaux, puis la cage d'argent, et enfin le bon Osseo et Oweence la fidèle.

Les oiseaux redeviennent des êtres humains, mais s'ils reprennent leur forme, ils ne reprennent pas leur taille. Ils restent petits comme des pigmées, et pendant

les douces nuits d'été, lorsque l'étoile du soir brille, se tenant par la main ils dansent ensemble sur les sommets escarpés de l'île ou sur les rives basses et sablonneuses. Leur cage d'argent se voit encore là pendant les paisibles soirs d'été ; et sur le rivage, le pécheur souvent les aperçoit qui dansent à la clarté des étoiles ; il entend leurs voix bienheureuses (1).

« Quand il eût terminé son histoire Iagoo ajouta d'un ton solennel : il y a de grands hommes, j'en connais pour ma part, que leurs compatriotes ne comprennent pas, qu'ils plaisantent même, dont ils rient et dont ils se moquent ; d'après l'histoire d'Osseo, qu'on apprenne le sort des railleurs.

» Tous les convives écoutèrent avec délice cette merveilleuse histoire ; ils l'écoutèrent en riant et en applaudissant ; et ils se disaient à l'oreille, l'un à l'autre : sans doute, c'est de lui-même qu'il veut parler, si je ne me trompe ; et nous, nous sommes les oncles et les tantes.

(1) Dans l'article de la *Revue des deux mondes* déjà cité, on trouve de curieux échantillons d'histoires merveilleuses, de contes moraux, et, chose plus singulière, de fabliaux badins, tels que celui d'un guerrier indien qui, s'étant dévoué pour sa tribu, revient sur terre afin de reconnaître s'il n'avait pas été trop bon de se sacrifier pour ses compagnons d'armes fort prompts à l'oublier. Ou bien un mari qui, en mourant, a laissé sa femme dans un affreux désespoir, obtient de visiter sa demeure à plusieurs reprises, pour observer les modifications assez rapides qui s'opèrent dans les regrets de sa veuve.

» Ensuite Chibiabos, chanta de nouveau, chanta de nouveau un chant d'amour et de passion. D'une manière douce et tendre, sur un air tristement rêveur ; il chanta la douleur d'une jeune fille regrettant son ami, son Algonquin.

Ah ! lorsque je pense à celui que j'aime,
A celui qui m'est plus cher que moi-même,
Et que j'ai quitté, quitté sans retour,
Mon Algonquin, ô mon amour !

Le jour du départ, je le vois encore,
Poser sur mon sein sa main que j'adore,
Et mettre à mon cou ce collier brillant,
Son plus doux, son dernier présent.

Je veux, disait-il, ô ma sœur chérie,
Aller avec vous dans votre patrie ;
Partout, ah ! partout, je suivrai vos pas,
Disait-il, disait-il, hélas !

Ah ! bien loin, hélas ! bien loin, répondais-je,
Par delà ces monts aux cimes de neige,
Bien loin est la terre où j'ai vu le jour,
Mon Algonquin, ô mon amour !

Près du chêne au tronc chargé de lierre,
Que le grand torrent emporta naguère,
Il restait tandis que je m'éloignais,
Tandis qu'hélas ! je m'en allais.

Toujours là, debout auprès du vieux chêne,
Me suivant des yeux à travers la plaine,
Toujours là, debout, je l'apercevais
Tandis qu'au loin je m'en allais.

Ah ! lorsque je pense à celui que j'aime,
A celui qui m'est plus cher que moi-même,
Et que j'ai quitté, quitté sans retour,
Mon Algonquin, ô mon amour ! (1)

« Telles furent les noces d'Hiawatha ; telle fut la danse de Pau-Puk-Keewis, telle fut l'histoire d'Iagoo, tels furent les chants de Chibiabos ; c'est ainsi que finit le banquet nuptial, et que les convives de la noce se retirèrent, laissant Hiawatha heureux avec la nuit et *l'Onde souriante.* »

XII.

« Célèbre, o poëte d'Hiawatha, les heureux jours qui brillèrent ensuite dans la région des Objibways, dans cette aimable et paisible région. Chante les mystères de Mondamin. Chante la bénédiction des blés.

(1) L'original de ce chant, dit M. Long-Fellow, se trouve dans Oneôta, p. 15. Quel est l'ouvrage qu'il désigne sous ce nom ? Nous n'avons pu le découvrir jusqu'à présent.

« La hache sanglante était enterrée ; la terrible masse d'armes était enterrée; toutes les armes guerrières étaient enterrées ; le cri de guerre tombé en oubli. La paix régnait parmi les nations. Les chasseurs erraient impunément ; ils creusaient le canot pour voguer sur les ondes, et pêchaient les poissons dans les lacs et les rivières ; ils tiraient le daim, et prenaient le castor au piége ; les femmes se livraient sans danger à leurs travaux ; elles recueillaient le sucre de l'érable, elles recueillaient le riz dans les prairies ; elles préparaient les peaux de daim et de castor.

« Partout, autour de l'heureux village, se dressaient les moissons de maïs, vertes et brillantes ; elles faisaient onduler les vertes aigrettes de Mondamin, elles faisaient onduler sa chevelure moelleuse et luisante, couvrant de richesses toute la contrée. C'étaient les femmes qui, au printemps, ensemençaient les vastes et fécondes campagnes, qui ensevelissaient Mondamin dans le sol ; c'étaient les femmes qui, en automne, dépouillaient les jaunes cosses de la moisson, qui enlevaient à Mondamin ses vêtements, comme Hiawatha le leur avait enseigné.

« Une fois, alors que tout le maïs était semé, Hiawatha, sage et prévoyant, prit la parole et dit à Minéhaha, à sa femme, à *l'Onde souriante :* Cette nuit, vous bénirez les champs de blé ; vous tracerez autour un cercle magique pour les protéger contre la destruction, contre l'action pernicieuse du brouillard, contre celle de l'insecte, contre Wagemin, le larron des blés, contre Paimosaid qui dérobe l'épi du maïs.

« Pendant la nuit, quand tout sera silence, pendant la nuit, quand tout sera ténèbres, lorsque Népahwin, l'esprit du sommeil, fermera la porte de tous les wigwams, en sorte que pas une oreille ne pourra vous entendre, en sorte que pas un œil ne pourra vous voir, de votre lit, vous vous leverez en silence; vous mettrez de côté tous vêtements, vous marcherez tout autour des champs que vous avez plantés, vous parcourrez la lisière des champs de blés, couverte de vos seules tresses, enveloppée des ténèbres comme d'un vêtement.

« Ainsi les champs seront plus fertiles, et la trace de vos pas les entourera d'un cercle magique; et ni l'action destructive du brouillard, ni le ver souterrain, ni l'insecte, ne dépasseront le cercle magique; ni la mouche dragon, (Kwo-ne-She), ni l'araignée (Subbckashe), ni la sauterelle (Pah-Puk-Keena), ni la redoutable chenille (Way-Muk-Kwana) avec sa peau d'ours, la reine des chenilles.

« Sur le sommet d'un arbre, auprès des champs de blés, se tenaient les corneilles faméliques, et les corbeaux, Kahgahgee, le roi des corbeaux avec sa bande de noirs maraudeurs. Et ils rirent, en se moquant d'Hiawatha, jusqu'à ce que le sommet de l'arbre tremblât sous leurs rires, sous les rires sinistres auxquels ils se livrèrent, en entendant les paroles d'Hiawatha. « Ecoutez-le, disaient-» ils, écoutez l'homme sage, écoutez les projets d'Hia-» watha! »

« Lorsque la nuit paisible s'abaissa vaste et ténébreuse

sur la plaine et la forêt, lorsque le plaintif Whippoorwill chanta tristement parmi les pins, et que Népahwin, l'esprit du sommeil, ferma la porte de tous les wigwams, de son lit se leva *l'Onde souriante*, et elle accomplit les ordres d'Hiawatha (1).

. . . .

« Personne, excepté l'heure de minuit, n'aperçut sa beauté dans les ténèbres ; personne, excepté le Whippoorwill, n'entendit les pulsations de son cœur. Gushewaw, l'obscurité, l'enveloppa étroitement de son chaste manteau, en sorte que personne ne pût voir sa beauté, ne pût dire avec orgueil : je l'ai vue.

« Et le matin, comme le jour commençait à poindre, Kahgahgee, le roi des corbeaux, rassembla tous ses noirs maraudeurs, corbeaux, corneilles, merles, et geais, criant sur les obscurs sommets des arbres. Avec eux, il descendit et s'abattit d'un trait et sans crainte sur les champs d'Hiawatha, sur le tombeau de Mondamin.

« Nous allons, disaient-ils, arracher Mondamin du tombeau où il est enterré, en dépit de tous les cercles magiques que *l'Onde souriante* trace autour de lui, en dépit de toutes les empreintes sacrées que Minnehaha imprime dessus ! »

....

(1) Cette cérémonie est rapportée dans l'ouvrage cité par M. Long-Fellow sous le titre d'*Onéôta*.

Mais le sage Hiawatha a entendu les rires méprisants des corbeaux. Il couvre de piéges les champs de blé ; puis, caché dans un bosquet de pins, attend le résultat de sa ruse. Bientôt les oiseaux s'abattent avec des croassements et de grands bruits d'ailes, et bouleversent le sol et le grain ; ils ne tardent pas à s'embarrasser dans les filets. Aussitôt, de son embuscade sort Hiawatha. « Il marche terrible, au milieu d'eux, et si imposant est son aspect que les plus braves se couchent à terre d'effroi. » Il les tue par dizaines et vingtaines, et suspend leurs cadavres à des perches pour servir d'épouvantail. Il réserve seulement Kahgahgee, le roi des corbeaux, comme otage, et l'attache au pieu qui soutient son wigwam, après lui avoir adressé une assez naïve allocution. Là, reste perché l'oiseau chagrin et bourru. Par ses croassements farouches, il exprime son déplaisir, agitant ses grandes ailes noires, faisant de vains efforts pour conquérir sa liberté, appelant en vain son peuple à son secours.

« L'été s'écoula, et Shawondasee exhala ses soupirs à travers toute la contrée du Sud, il envoya ses parfums, il apporta ses caresses brûlantes et amoureuses ; et la moisson de maïs s'éleva et mûrit, tant qu'enfin on la vit debout dans toute la splendeur de ses vêtements verts et jaunes, de ses aigrettes et de ses panaches ; et les épis pleins et lustrés brillaient hors de leurs gaînes vertes qui éclataient.

» Alors Nokomis, la vieille femme, prit la parole et dit

à Minnehaha : Voici le mois de la feuille qui tombe ; tout le riz sauvage a été recueilli, et tout le maïs est mûr et prêt pour la récolte. Rassemblons-nous et faisons la moisson. Luttons avec Mondamin, dépouillons-le de ses aigrettes et de ses panaches, de ses vêtements jaunes et verts.

« Et la joyeuse *Onde souriante* sortit gaiement du wigwam avec la vieille et ridée Nokomis ; elles appelèrent les femmes autour d'elles, elles appelèrent les jeunes gens et les jeunes filles, pour faire la moisson des blés ; pour écosser les épis de maïs.

« Sur la lisière de la forêt, sous les pins odorants, étaient assis les vieillards et les guerriers, fumant à l'abri des doux ombrages (1). Dans un silence non inter-

(1) Chez les sauvages de l'Amérique du N., comme chez les anciens Germains, les guerriers dédaignaient l'agriculture et ne prisaient que la guerre et la chasse.

M. Long-Fellow citant le livre intitulé *Onéôta*, dit : la plantation et la récolte du maïs sont entreprises volontairement chez les tribus sauvages, par les femmes, les jeunes gens, et les vieillards tout-à-fait décrépits, comme un équivalent des fatigues et des dangers auxquels s'exposent habituellement les hommes faits.

« Si une des moissonneuses trouve un épi de blé rouge, cela présage un amant valeureux, et cet épi peut être donné en présent à quelque jeune guerrier. Mais si l'épi est courbé et terminé en pointe, toute l'assemblée éclate en rumeurs et s'écrie : *Wagemin !* ce mot signifie : *épi de blé crochu*, et l'épi de blé ainsi déformé est chez ces peuplades le signe représentatif d'un petit vieillard qui s'introduit dans un champ pour y voler du blé.

» Le mot *Paimosaid* signifie : *celui qui marche*, et par extension celui qui marche pour dérober du grain pendant la nuit. (*Onéôta.* »)

rompu, ils contemplaient le travail folâtre des jeunes gens et des femmes ; ils écoutaient leur bruyant babillage, leurs rires et leurs chants ; ils les écoutaient bavarder comme des pies, il les écoutaient rire comme des geais bleus, ils les écoutaient chanter comme des robins.

« Et lorsqu'une jeune fille plus heureuse que les autres, trouvait un épi rougi dans sa cosse, trouvait un épi de maïs rouge comme le sang ; Nushka ! criaient-ils tous ensemble ; Nushka ! vous aurez un amoureux ! vous aurez un beau mari. Ugh ! répondaient les vieillards.

« Et lorsqu'un jeune homme ou une jeune fille trouvait dans sa cosse un épi de maïs tout gâté, tout rouillé, ou déformé ; alors ils riaient et chantaient tous ensemble ; ils allaient à travers la moisson, se traînant et boitant. Par leur démarche et leurs gestes, ils imitaient un vieil homme presque plié en deux, chantant, chacun de son côté ou tous ensemble : Wagemin ! le larron des blés ! Paimosaid le rusé filou ! tellement que les plaines retentissaient de leurs rires, que, du wigwam d'Hiawatha, Kahgahgee, le roi des corbeaux, criait et frémissait dans sa colère, et que de tous les sommets des arbres voisins, les noirs maraudeurs se mettaient à crier, et à croasser. Ugh ! répondaient tous les vieillards, de la place où ils étaient assis à l'ombre des pins.

XIII.

« En ces jours-là, Hiawatha se dit : Hélas ! toute chose s'efface et périt ; de la mémoire des vieillards s'effacent les grandes traditions, les exploits des guerriers, les aventures des chasseurs, toute la science des médecins, toute la sagesse des magiciens, tous les songes merveilleux, toutes les visions des prophètes !

« Les grands hommes meurent et sont oubliés ; les paroles de leur sagesse meurent dans les oreilles de ceux qui les écoutent, et ne parviennent pas aux générations qui, encore à naître, attendent dans les grandes et mystérieuses ténèbres les jours muets de l'avenir.

« Sur les colonnes qui marquent les tombeaux de nos pères, aucun signe, aucune figure n'est peinte. Quels furent ceux qui reposent dans ces tombeaux ? Nous ne le savons pas, nous savons seulement que ce sont nos pères. De quelle famille, de quelle peuplade sont-ils ? quel est leur antique blason, le blason de leurs aïeux ? Est-ce l'aigle, l'ours, ou le castor ? nous ne le savons pas. Nous savons seulement qu'ils sont nos pères.

« Nous parlons ensemble quand nous sommes face à face ; mais quand l'absence nous sépare, nous ne pouvons converser, nous ne pouvons envoyer aux amis qui habitent au loin les paroles sorties de notre cœur. Nous

ne pouvons envoyer un message secret, sans que le porteur sache notre secret, sans qu'il puisse le dénaturer, sans qu'il puisse le trahir, le révéler aux autres.

» Ainsi parlait Hiawatha, marchant dans la forêt solitaire, méditant, rêvant dans la forêt pour le bonheur de son peuple.

» De son sac, il tira ses couleurs, il tira ses peintures de différentes couleurs; et, sur l'écorce unie d'un bouleau, il peignit diverses formes et diverses figures, d'étranges et mystérieuses figures; et chaque figure avait une signification, chacune exprimait un mot ou une pensée.

» Gitche-Manitou, le puissant, le maître de la vie, était peint sous la forme d'un œuf avec des pointes qui se dirigeaient vers les quatre vents du ciel. Partout est le grand esprit; tel était le sens de ce symbole.

» Mitche-Manitou, le puissant, le terrible esprit du mal, était peint sous la forme d'un serpent, de Kenabeck, le grand serpent. Très-rusé, très-subtil est le rampant esprit du mal; tel était le sens de ce symbole.

» Par des cercles, il représenta la vie et la mort; la vie était blanche, la mort était sombre. Il peignit le soleil, la lune, les étoiles, l'homme et l'animal, le poisson, et le reptile, les forêts, les montagnes, les lacs et les rivières.

» Pour indiquer la terre, il tira une ligne droite; pour exprimer le ciel, une ligne courbe au-dessus. Pour exprimer le jour, il peignit en blanc l'espace qui séparait

les deux lignes ; pour la nuit, il remplit l'espace avec de petites étoiles. Un point placé sur la gauche indiqua le soleil levant ; placé sur la droite, il indiqua le soleil couchant, placé en haut, l'heure de midi ; et pour la pluie et le temps nuageux, Hiawatha peignit des lignes ondulées descendant de ce point ainsi placé.

« Des empreintes de pas se dirigeant vers le wigwam étaient la marque d'une invitation, la marque d'hôtes qui se rassemblent ; des mains sanglantes avec des palmes levées en l'air, étaient un signe de destruction, étaient un signe et un symbole d'hostilité.

« Toutes ces choses, Hiawatha les montra à son peuple émerveillé, il en expliqua le sens, et dit : Regardez ! les colonnes de vos tombeaux n'ont ni marque, ni signe, ni symbole. Allez et décorez-les toutes de symboles ; décorez chaque tombe de l'emblême de la famille, du blason des aïeux, en sorte que ceux qui viendront plus tard puissent distinguer ces morts et savoir qui ils étaient.

« Et sur les colonnes des tombeaux, des tombeaux non encore oubliés, chacun peignit le blason de ses ancêtres ; chacun peignit le symbole de sa famille, des figures d'ours et de rennes, de tortues, de cigognes, de castors (1) ; toutes avaient la tête en bas pour indiquer que le possesseur de ces emblêmes était parti, que le

(1) *Revue des Deux-Mondes*, avril 1858. Article de M Armand Mondot.

chef qui portait ce symbole gisait sous terre, à l'état de cendre et de poussière.

» Et les prophètes, (Jossakeeds), les magiciens, (Wabenos), les médecins, (Medas), peignaient sur l'écorce et sur les peaux de daim, des figures représentatives des chants qu'ils récitaient; pour chaque chant particulier une figure particulière; figures mystiques et effrayantes, figures étranges et brillamment colorées ; et chaque figure avait sa signification; chacune réveillait l'idée de quelque chant magique (2).

» C'était le grand esprit, le créateur, et la lumière jaillissant à travers le firmament; c'était le grand serpent le Kenabeck, avec sa crête sanglante toute dressée; il rampait et portait ses regards dans le ciel. C'était au milieu de l'espace, le soleil brillant, et la lune éclipsée et défaillante. C'étaient la chouette et l'aigle, la cigogne, l'épervier, et le cormoran l'oiseau de la magie; c'étaient des hommes sans tête marchant dans le ciel, des corps étendus et percés de flèches, des mains de morts sanglantes, et levées en l'air, des drapeaux sur des tombes, et de grands guerriers saisissant à la fois la terre et le ciel.

» Telles étaient les figures qu'ils peignaient sur l'écorce du bouleau et sur la peau de daim; chants de guerre et chants de chasse, chants de médecine et chants de magie, tous étaient écrits avec des figures ; chaque

(2) Même revue, même article.

figure avait sa signification, chacune rappelait son chant particulier.

« Le chant de l'amour ne fut pas oublié, de l'amour, le plus subtil de tous les breuvages, le plus fort de tous les enchantements, enchantement plus fécond en périls que ne l'est la guerre ou la chasse ; et voilà comment fut traduit le chant d'amour ; en voilà le symbole et l'interprétation.

« D'abord on voyait une figure humaine debout, peinte en écarlate d'une éblouissante vivacité ; c'était l'amant à la voix mélodieuse, elle signifiait : ma couleur me rend puissant par-dessus tous les autres ; puis on voyait ensuite une figure assise qui chantait et frappait sur un tambour magique ; le sens était : écoutez, c'est ma voix que vous entendez, c'est mon chant.

« Puis la même figure rouge était représentée assise à l'abri d'un wigwam ; et ce symbole voulait dire : je viendrai et m'assierai à côté de vous dans le mystère de ma passion.

« Ensuite deux figures, un homme et une femme se tenant ensemble, la main dans la main, et ces deux mains si étroitement unies qu'elles semblaient ne faire qu'une, représentaient ces mots : Je vois votre cœur dans votre poitrine, et vos joues sont éclatantes de rougeur.

« Après cela, la jeune fille était peinte dans une île, dans le centre d'une île ; et voici les paroles qu'exprimait cette figure : quand même vous seriez bien loin,

quand même vous seriez dans une île bien éloignée, tel est le charme que je jette sur vous, tel est le magique pouvoir de la passion, que je pourrais à l'instant vous attirer vers moi.

« Enfin on voyait une jeune fille dormant, et son amant à côté d'elle lui parlait bas dans son sommeil, et lui disait : quand même vous seriez loin de moi, dans la terre du sommeil et du silence, toujours la voix de l'amour irait jusqu'à vous.

« Et la dernière de toutes les figures était celle d'un cœur dans un cercle, d'un cœur dessiné dans un cercle magique ; et cette peinture signifiait : votre cœur est là sans voile devant moi ; à votre cœur découvert, je parle tout bas.

« C'est ainsi que Hiawatha dans sa sagesse enseigna aux peuples tous les mystères de la peinture, tout l'art d'écrire en peignant sur l'écorce lisse des bouleaux, sur la peau blanche du renne, sur les colonnes des tombeaux du village (1).

(1) Sur les monuments symboliques l'écriture hiéroglyplique, etc., des Indiens, voir l'article déjà cité.

XIV.

« En ces jours-là les mauvais esprits, tous les Manitous malfaisants, craignant la sagesse d'Hiawatha et son affection pour Chibiabos, jaloux de leur fidèle amitié, de leurs nobles discours, de leurs nobles actions, formèrent enfin une ligue entre eux pour les tourmenter et les détruire (1).

....

« Un jour que Péboan (l'hiver), avait pavé de glace le grand lac, lorsque les flocons de neige, tombaient en tourbillonnant, sifflaient à travers les feuilles des chênes, changeaient les pins en wigwams, et couvraient silencieusement toute la terre, Chibiabos armé de ses flèches, chaussé de ses patins, ne s'inquiétant pas des avis de son frère, ne redoutant pas le méchant esprit, partit tout seul au loin pour s'emparer du daim et de ses andouillers.

« Droit devant lui, à travers le grand lac, le daim

(1) Les Indiens admettaient l'existence d'une multitude de génies, les uns bons, les autres mauvais, qui influaient puissamment sur leurs destinées.

Revue des Deux-Mondes, avril 1858. Article de M. Armand Mondot

bondissait en toute hâte, Chibiabos le suivait au milieu du vent et de la neige ; sur la glace perfide il le suivait, tout exalté par la sauvage émotion, par l'enivrement de la chasse.

« Mais dans les eaux les mauvais esprits, l'attendant, se tenaient en embuscade. Sous lui, ils rompirent la glace perfide ; ils l'entraînèrent en bas vers le fond, ils ensevelirent son corps dans le sable. Unktahee, le dieu de l'eau, le dieu des Dacotahs, le noya dans le profond abîme du grand lac de Gitche-Gumee.

« De l'extrémité du promontoire, Hiawatha poussa un tel cri d'angoisse, une si effrayante lamentation que le bison s'arrêta pour écouter, que les loups hurlèrent du fond des prairies, et que le tonnerre dans le lointain s'éveilla et répondit : Baim-wawa !

« Puis, il peignit sa figure en noir ; il couvrit sa tête de son manteau ; dans son wigwam il s'assit et se lamenta ; pendant sept longues semaines il resta assis se lamentant, et poussant toujours le gémissement de la douleur.

« Il est mort, le doux musicien, le plus harmonieux des chanteurs ! il s'est éloigné de nous pour toujours ; il s'est rapproché un peu plus du maître de toute harmonie, du maître de tous les chants. O mon frère ! ô Chibiabos !

« Et les sapins mélancoliques agitaient au-dessus de lui leurs éventails d'un vert sombre, agitaient au-dessus de lui leurs cônes rougeâtres, soupirant avec lui pour le

consoler, mêlant à ses lamentations, leurs plaintes, leurs lamentations.

« Le printemps vint et toute la forêt regarda inutilement, cherchant Chibiabos; Sebowisha, le ruisseau, soupira; les joncs soupirèrent dans la prairie.

« Du sommet de l'arbre chanta l'oiseau bleu : Chibiabos! Chibiabos! il est mort le doux musicien!

« Du haut du wigwam chanta le rohin : Chibiabos! Chibiabos! il est mort le plus doux des chanteurs!

« Et pendant la nuit, à travers toute la forêt, le Whippoorwill allait se lamentant, le Wawonissa allait se désolant : il est mort, le doux musicien, le plus doux des chanteurs!

« Ensuite vinrent les médecins, les magiciens, les prophètes; ils vinrent visiter Hiawatha, auprès de lui, ils bâtirent une hutte sacrée pour l'apaiser (1), pour le consoler; ils marchèrent en lente et grave procession, portant chacun un sac de médicaments, une peau de castor, de lynx ou de loutre, pleine de simples et de racines magiques, pleines de remèdes les plus puissants.

« Quand il entendit approcher leurs pas, Hiawatha cessa de se lamenter; il n'appela plus Chibiabos, il ne fit aucune question; il ne demanda rien; mais il découvrit sa tête voilée en signe de deuil; sur sa face il lava lentement et silencieusement les peintures de deuil; et len-

(1) Voir le détail de cette cérémonie dans l'article de la *Revue des Deux-Mondes*, déjà cité.

tement et silencieusement il suivit la troupe dans la hutte sacrée.

« Là, ils lui donnèrent une boisson magique faite de menthe, (nahma-wusk) de mille feuilles, (wabeno-wusk) racines pleines de vertus, herbes salutaires ; ils battirent leurs tambours, ils agitèrent leurs sonnettes, ils chantèrent séparément et en chœur, des chants mystérieux comme ceux-ci :

« C'est moi ! c'est moi ! regarde-moi ; c'est le grand aigle gris parleur ; venez, vous, blanches corneilles, et écoutez-le ; le tonnerre à la voix retentissante est mon allié, tous les esprits invisibles sont mes alliés. Je sais entendre leurs voix quand ils appellent ; je les entends dans tout l'espace des cieux ; je puis vous frapper douloureusement. O mon frère ! je puis vous guérir, Hiawatha !

« Hi-au-ha ! répondait le chœur, way-ha-way ! répondait le chœur sacré !

. . . .

« C'est moi ! c'est moi le prophète ! lorsque je parle, le wigwam tremble ; la hutte sacrée s'ébranle avec terreur ; des mains invisibles commencent à l'ébranler. Lorsque mes pas foulent le ciel, il cède et crie sous mes pas. Je puis vous frapper douloureusement, ô mon frère ! Levez-vous et parlez, ô Hiawatha !

« Hi-au-ha ! répondait le chœur, way-ha-way ! répondait le chœur sacré !

« Puis sur la tête d'Hiawatha, ils secouèrent leurs sacs pleins de médicaments ; autour de lui ils dansèrent leur danse médicale. Alors, se levant tout droit, farouche et hagard, pareil à l'homme qui s'éveille d'un songe, Hiawatha se trouva guéri de toutes ses démences. Comme les nuages sont balayés du ciel, à l'instant même toute son humeur mélancolique s'enfuit de son cerveau ; comme la glace est balayée de la surface des fleuves, à l'instant même s'enfuirent de son cœur tout son chagrin et toute son affliction.

« Ensuite, de sa tombe sous-marine ils évoquèrent Chibiabos ; des sables de Gitche-Gumée ils évoquèrent le frère d'Hiawatha. Et si puissante fut la magie de ce cri et de cet appel, qu'il l'entendit comme s'il eût simplement sommeillé sous les eaux du grand lac. De sa couche de sable, il se leva et prêta l'oreille ; il entendit la musique et le chant. Obéissant à l'appel, il vint à la porte du wigwam ; mais on ne lui permit pas d'entrer.

« A travers une crevasse, ils lui donnèrent un charbon ; à travers la porte ils lui donnèrent une torche allumée ; ils le nommèrent chef dans la terre des esprits, chefs des morts, lui recommandant d'allumer un feu pour tous ceux qui mourraient à l'avenir, d'allumer des feux de bivouac pour leurs campements nocturnes, durant leur solitaire voyage vers le royaume de Ponemah, vers la terre de l'autre vie.

« Du village de son enfance, des lieux habités par ceux qui l'avaient connu, Chibiabos s'échappa lentement,

passant silencieux à travers la forêt comme une spirale de fumée qu'emporte le souffle oblique de la brise. La où il passa, les branches ne remuèrent pas ; là où il marcha, le gazon ne se courba point, et les feuilles tombées de l'année précédente ne rendirent aucun bruit sous ses pas.

« Pendant quatre jours il s'avança, descendant le sentier des hommes morts ; il se nourrit des fraises des morts ; il traversa la mélancolique rivière, il la traversa sur le tronc d'arbre flottant ; il entra dans le lac d'argent, il fut porté dans le canot de pierre vers les îles des bienheureux, vers la terre des esprits et des ombres.

« Pendant ce voyage, qu'il faisait lentement, il vit plusieurs esprits épuisés de fatigue, haletant sous de lourds fardeaux, chargés de masses de guerre, d'arcs et de flèches, de robes, de fourrures, de vases et de chaudières, et d'aliments que des amis leur avait donnés pour ce voyage solitaire.

« Ah ! pourquoi les vivants, disaient-ils, nous chargent-ils d'aussi lourds fardeaux ? Mieux vaudrait aller tout nu, mieux vaudrait s'en aller jeûnant que de porter d'aussi lourds fardeaux, durant notre long et pénible voyage.

« Quant à Hiawatha, il se mit en route, il s'en alla vers l'Est, il s'en alla vers l'Ouest, enseignant aux hommes l'usage des simples et les antidotes des poisons, et la science de guérir toutes les maladies. Ainsi furent révélés aux mortels pour la première fois tout le mystère de la médecine, et tout l'art sacré de guérir.

XV.

« Maintenant vous allez entendre comment Pau-Puk-Keewis, le beau Ienadizze (1), que le peuple nommait *le fol ouragan* troubla tout le village par sa turbulence ; vous allez entendre tous ses méfaits et sa fuite devant Hiawatha, et ses merveilleuses métamorphoses, et la fin de ses aventures.

. . . .

« Toujours en quête de nouvelles aventures, Pau-Puk-Keewis sortit de sa hutte ; il entra en toute hâte dans le village ; il trouva tous les jeunes gens rassemblés dans la hutte du vieil Iagoo, écoutant ses prodigieuses histoires, ses étonnantes merveilles.

« Il leur racontait l'histoire d'Ojeeg, celui qui nous donna l'été ; il racontait comment Ojeeg fit un trou dans le ciel, comment il grimpa dans le ciel, et en fit sortir la saison de l'été, l'éternel, le délicieux été ; comment la loutre l'essaya d'abord ; comment ensuite le castor, le lynx, et le blaireau, essayèrent successivement cette grande entreprise, et, du sommet de la montagne, frap-

(1) En langue indienne ce mot signifie coureur, fat, homme inutile.

pèrent de leurs griffes contre les cieux, frappèrent le firmament de leurs fronts, firent craquer le ciel, mais ne purent le briser ; comment le glouton se dressant s'apprêta pour l'assaut, plia ses genoux comme un écureuil, rejeta ses bras en arrière comme un grillon.

» Une première fois, il sauta, disait le vieil Iagoo, une première fois il sauta, et voilà que, au-dessus de lui, céda le ciel comme la glace dans les rivières lorsque les eaux se gonflent dessous ; une seconde fois il sauta, et voilà que, au-dessus de lui, craqua le ciel, comme la glace dans les rivières lorsque l'eau est à son plus haut point ; une troisième fois, il sauta, et voilà que, au-dessus de lui, le ciel fracassé se brisa et s'ouvrit ; il disparut dedans, et Ojeeg (1) le suivit en bondissant. »

....

Interrompant le narrateur, Pau-Puk-Keewis s'écrie : je suis fatigué de tout ce bavardage ; fatigué des histoires du vieil Iagoo ; fatigué de la sagesse d'Hiawatha. Voici quelque chose qui vous amusera mieux que tout cela. Alors, de sa poche de peau de loup, il tire solennellement tout le jeu de *l'écuelle et des jetons* avec ses treize pièces. D'un côté elles sont blanches, et rouges de l'autre. Il y a deux serpents, deux bûcherons, une grande masse de guerre, un petit poisson, quatre disques et trois canards. Toutes ces figures sont en os et peintes,

(1) *Fischerweasel*, mot-à-mot, la bellete pécheuse.

excepté les disques qui sont en cuivre, et polis d'un côté, noirs de l'autre (1).

Il les met dans une écuelle en bois, les agite, et les jette à terre; puis il dit: toutes les pièces présentent leur côté rouge; un grand serpent est posé sur la face polie d'un disque de cuivre; cela fait treize dizaines et huit. De nouveau, il agite les pièces, les jette à terre, et dit : le grand serpent et le bûcheron sont blancs, toutes les autres pièces sont rouges. Cela fait cinq dizaines et huit.

« Ainsi il enseigna ce jeu de hasard; ainsi il l'expliqua, et le démontra, ainsi il en parcourut les diverses chances, les diverses vicissitudes, les diverses figures. Vingt regards curieux le contemplaient avec étonnement, le contemplaient pleins d'une ardente surprise. »

J'ai vu, dit Iagoo, maint jeu d'adresse et de hasard dans divers pays, chez diverses nations. Celui qui joue avec le vieil Iagoo, doit avoir les doigts agiles. Tout habile que vous vous croyez, je puis vous battre, Pau-

(1) Sur les jeux des Indiens, jeux des noyaux, de la balle et la danse dite du chien. Voir la *Revue des Deux-Mondes*, avril 1858. Article de M. Armand Mondot.

Le jeu de l'écuelle est, dit M. Schoolcraft, le principal jeu de hasard parmi les tribus du Nord. Les Indiens, quand ils s'adonnent aux jeux de hasard, le font avec autant de fureur que les anciens Germains. Les chefs, au reste, encouragent généralement le jeu de balle, redoutant pour leurs peuplades le goût des jeux de hasard.

Puk-Keewis ; je puis vous en remontrer même à votre jeu de l'écuelle et des jetons.

Ils s'asseyent et jouent ensemble, vieillards et jeunes gens ; ils jouent des vêtements, des armes, des wampums, des calumets, et des bourses ; ils jouent jusqu'à minuit, ils jouent jusqu'au matin, ils jouent jusqu'à ce que le rusé Pau-Puk-Keewis les eût dépouillés de leurs trésors. « Sur lui vingt regards brillent farouches ; pareils aux yeux des loups ils brillent sur lui. »

« L'heureux Pau-Puk-Keewis dit alors : dans mon wigwam je suis seul, dans mes courses et mes aventures je manque d'un compagnon ; je voudrais bien avoir un serviteur, un porteur de calumet. Je risquerai tout mon gain, tous ces vêtements entassés autour de moi, tous ces wampums, toutes ces plumes, sur un simple coup ; je jouerai tout cela sur un seul coup, contre le jeune homme que voici ! c'était un jeune homme de seize ans, c'était le neveu d'Iagoo, *Face nébuleuse*, ainsi le surnommait le peuple.

« Comme dans le fourneau d'un calumet le feu brûle sombre et rouge, tels, sous ses rudes sourcils, brillèrent les yeux du vieil Iagoo : Ugh ! répondit-il d'une voix farouche. Ugh ! répétèrent ensemble tous les assistants. »

Le vieillard saisit l'écuelle de bois, la serre étroitement entre ses doigts osseux : il l'agite avec fureur, fait sonner l'une contre l'autre toutes les pièces, et les jette à terre devant lui.

« Les grands serpents, les bûcherons, les canards,

présentent leur côté rouge ; les quatre disques d'airain sont noirs ; le poisson seul est blanc. Les pièces ne font que cinq points. Alors Pau-Puk-Keewis agite en souriant l'écuelle et jette les pièces ; il les fait légèrement sauter en l'air, et elles tombent autour de lui dispersées. Les disques se montrent, ceux-ci noirs, ceux-là brillants, les autres pièces présentent aussi des faces rouges et blanches ; et, droit au milieu, se tient un bûcheron, de même que le rusé Pau-Puk-Keewis se tient seul debout parmi les joueurs, disant : cinq dizaines ! le jeu est à moi ! Sur lui vingt regards brillent farouches, brillent sur lui pareils aux yeux des loups, tandis qu'il s'éloigne et quitte le wigwam, suivi de son serviteur, du neveu d'Iagoo, du grand et gracieux jeune homme, qui tient dans ses bras toute la dépouille des joueurs infortunés

» Enflammés et rougis par la fumée et le jeu, étaient les yeux de Pau-Puk-Keewis lorsqu'il sortit du wigwam ; le matin répandait sa fraîcheur en cette aimable saison d'été. Tous les oiseaux chantaient gaiement ; tous les ruisseaux coulaient vivement ; et le cœur de Pau-Puk-Keewis chantait joyeux comme les oiseaux, sautait gaillard comme le ruisseau, tandis qu'il errait à travers le village sous le gris crépuscule du matin, avec son éventail de plumes de dinde, avec ses plumes et ses aigrettes en duvet de cygne. Enfin, il atteignit le wigwam le plus éloigné, il atteignit la hutte d'Hiawatha.

» Elle était silencieuse et déserte ; personne n'alla le saluer à la porte, personne ne vint lui souhaiter la bien-

venue ; mais les oiseaux chantaient autour de la hutte ; ils chantaient dedans, dehors, autour de la porte, sautillant, gazouillant, voltigeant, mangeant ; et, tout en haut sur la poutre du toit, Kahgahee, le roi des corbeaux, était perché avec ses yeux farouches et croassait ; il battit des ailes en voyant Pau-Puk-Keewis.

« Tous sont partis, la hutte est vide ; ainsi parla Pau-Puk-Keewis, méditant le mal dans son cœur. Le sage Hiawatha est parti, partie est la sotte *Onde souriante.* Partie est Nokomis, la vieille femme ; et la hutte est laissée sans gardien. »

Cela dit, il saisit le corbeau, l'étrangle, et le laisse mort et pendu à la maîtresse poutre du wigwam, en signe d'insulte et de mépris pour Hiawatha. Puis entrant dans la hutte, il bouleverse tout les meubles, écuelles de bois, vases de terre, robes et pelleteries, pour insulter Nokomis, pour se moquer de *l'Onde souriante.*

« Cela fait, Pau-Puk-Keewis s'en alla, sifflant, chantant à travers la forêt, sifflant gaiement aux écureuils qui, du haut des arbres creux, laissaient tomber sur lui les cosses de leurs glands, chantant gaîement aux oiseaux des bois qui, du fond de la feuillée obscure, répondaient par un chant non moins joyeux.

« Puis il grimpa sur les caps qui dominaient le Gitche-Gumee, il se campa sur leur sommet, attendant plein de joie et de malignité le retour d'Hiawatha. Il restait là, étendu sur le dos ; au loin, au-dessous de lui, clapotaient

les eaux, clapotaient, et, sur la rive, s'étalaient les eaux. Au loin, au-dessus de lui, s'étendait le ciel, le ciel profond et qui fait rêver. Autour de lui, voltigeaient, s'abattaient et passaient bruyamment les oiseaux des montagnes, amis de Hiawatha; comme un troupeau, ils fuyaient et tourbillonnaient autour de lui, ils le touchaient presque de leurs ailes.

« Et lui, tout en restant là, étendu, il les tuait, il les massacrait par dizaines et par vingtaines; il lançait leurs corps en bas du cap; il les jetait sur le rivage au-dessus de lui, tant qu'enfin, Kayoshk, la mouette, perchée au-dessus d'elles, sur une falaise, s'écria : c'est Pau-Puk-Keewis ! il nous tue par centaines. Envoyons un message à notre frère; faisons parvenir cette nouvelle à Hiawatha.

XVI.

« Plein de courroux fut Hiawatha, lorsqu'il rentra dans le village, et qu'il trouva toute la peuplade en émoi, qu'il apprit tous les mauvais coups, toute la malice et les méfaits du rusé Pau-Puk-Keewis. . . . . . .

« Je tuerai ce Pau-Puk-Keewis, je tuerai ce faiseur de mauvais tours, dit-il; le monde n'est pas si long, ni si large, le chemin n'est pas si rude, si pénible, que je ne puisse l'atteindre, que ma vengeance ne puisse le saisir.

» Alors Hiawatha et les chasseurs se lancèrent en toute hâte sur les traces de Pau-Puk-Keewis, à travers la forêt par laquelle il avait passé; ils coururent vers les caps où il s'était reposé ; mais ils ne le trouvèrent pas ; seulement, sur le gazon foulé, sur les myortilles, ils trouvèrent la place où il s'était reposé, ils trouvèrent l'empreinte de son corps.

» Bien loin, au-dessous d'eux, du fond de la savane, Pau-Puk-Keewis se retournant fit un geste de défi, fit un geste de dérision; et Hiawatha cria bien haut, du sommet de la montagne : « Le monde n'est pas si long » et si large; le chemin n'est pas si rude et si pénible » que ma colère ne puisse vous atteindre, et que ma » vengeance ne puisse vous saisir! »

» Par-dessus les rocs et les rivières, à travers les buissons, les halliers, et les bois, courait le rusé Pau-Puk-Keewis, bondissant comme une antilope; enfin, il atteignit un petit ruisseau au milieu de la forêt, un petit ruisseau calme et tranquille qui avait dépassé ses rives; il atteignit une digue bâtie par des castors, un étang bien paisible où les arbres avaient de l'eau jusqu'à la moitié de leur tronc, où les lis d'eau flottaient, où les joncs ondulaient et murmuraient.

» Pau-Puk-Keewis s'arrêta sur cette digue, sur cette digue faite de troncs et de branches entre lesquels l'onde jaillissait, par-dessus lesquels le ruisseau coulait. Du fond des eaux, s'éleva un castor; il regarda avec deux grands yeux surpris, des yeux qui semblaient question-

ner l'étranger, qui semblaient questionner Pau-Puk-Keewis. . . . .

« O mon ami Ahmeek, le castor ! dit Pau-Puk-Keewis, fraîche et douce est l'onde : laissez-moi m'y plonger ; laissez-moi me reposer dans vos demeures, me changer aussi en castor.

« Le castor répondit prudemment ; avec réserve il fit cette réponse : Il me faut consulter d'abord les autres ; il me faut demander aux autres castors. Puis il plongea dans la rivière, il plongea lourdement, comme plonge une pierre ; il s'enfonça parmi les branches et les feuilles brunes et entrelacées au fond de l'eau.

« Sur la digue cependant se tenait Pau-Puk-Keewis ; le ruisseau coulait au-dessus de ses chevilles, jaillissait au-dessous de lui à travers les fentes de la digue, au-dessous de lui bondissait au milieu des pierres, devant lui s'étendait calme et limpide. Les rayons du soleil et les ombres se jouaient sur son corps en taches grises ou brillantes, se jouaient en petites parcelles lumineuses à travers les branches ondoyantes et sonores.

« Du fond des eaux s'élevèrent les castors ; silencieusement, à la surface, monta une tête, et puis une autre, jusqu'à ce que l'étang parût rempli de castors, rempli de têtes noires et brillantes. »

....

Pau-Puk-Keewis, alors supplie les castors de le recevoir et de le métamorphoser. Ahmeek, leur roi, y con-

sent, et la transformation a lieu. Le nouveau castor réclame de plus qu'on le fasse bien gros, dix fois plus gros que les autres. Oui, lui répond Ahmeek, quand vous serez dans notre wigwam, nous vous ferons dix fois plus gros que les autres.

Pau-Puk-Keewis descend donc sous les ondes obscures; il trouve le fond pavé de troncs et de branches d'arbres; il trouve des provisions pour l'hiver et contre la famine, puis une hutte, avec une porte cintrée qui conduit dans des chambres spacieuses. Là, on le fait dix fois plus gros que les autres castors. Vous serez notre chef disent ceux-ci, notre roi sur toute notre peuplade.

Bientôt le castor en faction parmi les glaïeuls et les lis, s'écria : voici Hiawatha ! Hiawatha avec ses chasseurs !

« Alors les castors entendirent un cri au-dessus d'eux; ils entendirent une clameur et le son des pas; ils entendirent un craquement et un grand bruit d'eau; l'eau, autour d'eux et au-dessus d'eux, s'abaissa et se creusa en tourbillons, et ils reconnurent que leur digue était brisée.

« Les chasseurs sautèrent sur le toit de leur demeure et le mirent en pièces; les rayons du soleil pénétrèrent à travers les ouvertures. Quant aux castors, ils s'élancèrent par la porte; ils se cachèrent dans la profondeur des ondes, dans le canal du ruisseau ; mais le gros Pau-Puk-Keewis ne put passer sous la porte; il était bouffi d'importance et de nourriture, il était gonflé comme un ballon. »

« Hiawatha regardant à travers le toit brisé, s'écria : ô Pau-Puk-Keewis, vaines sont vos ruses et votre astuce ; inutiles sont tous vos déguisements ; je vous connais, ô Pau-Puk-Keewis. »

....

Aussitôt, à coups de masse, on bat le pauvre Pau-Puk-Keewis, on le broie comme du maïs. Puis, six grands chasseurs emportent son corps ; mais dans ce corps, l'esprit pense et sent encore comme Pau-Puk-Keewis, il vit encore comme Pau-Puk-Keewis. Il se débat, il va, il vient, il s'agite pareils aux rideaux d'un wigwam luttant contre leurs courroies de cuir, lorsque souffle le vent d'hiver. Enfin, il se délivre et s'échappe du cadavre, prend la forme et les traits de Pau-Puk-Keewis, et s'évanouit dans la forêt.

« Mais le sage Hiawatha a vu la figure avant qu'elle ait disparu ; il a vu la forme de Pau-Puk-Keewis se glisser dans l'ombre bleuâtre de la forêt de pins... Toute haletante, elle se précipitait comme la brise, courbant tous les rameaux devant elle ; et derrière elle, comme arrive la pluie, accourait Hiawatha.

« Vers un lac parsemé de mainte île arriva Pau-Puk-Keewis, tout essoufflé. Là, parmi les lis des eaux nageait Pisnekuh, l'oie sauvage, flottant au milieu des touffes de jonc, naviguant à travers les îles ceintes de roseaux. Tantôt les oies levaient en l'air leurs becs larges et noirs, tantôt elles plongeaient sous les ondes, tantôt elles s'ef-

façaient dans l'ombre, tantôt elles brillaient sous les rayons du soleil. »

....

Pau-Puk-Keewis leur demande de le changer en un oiseau de leur espèce; mais en le faisant dix fois plus gros. La transformation s'accomplit au moment où Hiawatha arrive sur le rivage.

« Toutes les oies alors s'élèvent avec des cris et des clameurs, avec grand bruit et battement d'ailes; elles s'élèvent du sein des îles de roseaux, du sein des glaïeuls et des lis, et elles disent à Pau-Puk-Keewis : En fuyant, ne regardez pas en bas, dans la crainte de quelque étrange accident, de quelque grand malheur pour vous.

» Vite et loin, elles fuient vers le Nord; elles fuient à travers le brouillard et la lumière du soleil, cherchant leur nourriture parmi les étangs et les landes marécageuses, dormant parmi les roseaux et les joncs. »

....

Le lendemain, comme elles voyagent, soulevées et portées par le vent du Sud, des voix humaines montent vers elles, venant d'un village et d'une peuplade qui contemple avec étonnement la troupe des voyageuses aériennes, et les ailes de Pau-Puk-Keewis plus larges que les rideaux qui ferment la porte d'un wigwam. Celui-ci entend les clameurs; il reconnaît la voix d'Hiawatha, et celle d'Iagoo. Oubliant l'avis qu'il a reçu, il

regarde en bas et le vent qui souffle derrière lui le renverse et le fait tomber en tournoyant.

« En vain Pau-Puk-Keewis s'efforçait de regagner son aplomb ; tournoyant et tombant toujours il voyait d'un côté le village, de l'autre la troupe des oies au-dessus de lui : il voyait le village s'approcher et la troupe s'éloigner ; il entendait les voix devenir plus perçantes, il entendait les cris et les rires. Puis, il ne vit plus la troupe au-dessus de lui, il vit seulement la terre au-dessous. Enfin du haut du ciel à travers l'espace vide, parmi le peuple qui poussait des clameurs, avec un bruit lourd et sourd, avec ses ailes brisées il tomba sur le sol. »

....

Mais son âme, son esprit, son ombre, survit sous la forme de Pau-Puk-Keewis ; elle s'élance de nouveau au loin, poursuivie de près par Hiawatha qui lui crie : Le monde n'est pas si vaste, le chemin n'est pas si long ni si pénible que ma colère ne puisse t'atteindre, que ma veangeance ne puisse te frapper.

Déjà Hiawatha est sur le point de le saisir quand le rusé Pau-Puk-Keewis se contourne et se roule en spirales, fait tourbillonner l'air et voltiger la poussière et les feuilles au-dessus de lui ; et, changé en serpent, se glisse dans un chêne creux à travers les racines et les broussailles. Hiawatha frappe le chêne et le met en

pièces. Vains efforts ! rendu à sa forme humaine, Pau-Puk-Keewis court déjà devant lui ; au milieu du vent et de la tempête, sur les rivages de Gitche-Gumee, il atteint les caps rocheux, il atteint les rocs de grès rouge qui dominent le lac (1) et le paysage. Et le vieillard de la montagne, le manitou des montagnes, lui ouvre ses portes de roc ; il ouvre ses profonds abîmes, accueillant Pau-Puk-Keewis dans sa sombre demeure de grès.

Hiawatha trouve les portes fermées ; avec ses gantelets, il frappe la caverne, et crie d'une voix de tonnerre : ouvrez, je suis Hiawatha ! mais le manitou de la montagne n'ouvre pas ; il reste muet dans ses montagnes de grès, dans ses sombres abîmes de roc.

Alors Hiawatha lève les mains au ciel, il implore l'ouragan ; il implore l'éclair ; il implore le tonnerre. Ceux-ci viennent, accompagnés de la nuit et de la tempête, et passent avec violence sur le grand lac : « le tremblant Pau-Puk-Keewis entend les pas de la foudre, voit les yeux rouges de l'éclair ; épouvanté, il s'affaisse et tremble. »

Alors l'éclair frappe les portes de la caverne avec sa masse de guerre ; il frappe les sourcilleuses montagnes de grès, et le tonnerre rugit dans les cavernes, disant : où est Pau-Puk-Keewis ? les falaises s'écroulent ; et dessous, mort parmi les rocs en ruine, gît le rusé Pau-Puk-

(1) Le Lac supérieur.

Keewis, git le beau Ienadizze tué sous son humaine figure.

« Ainsi finirent ses étranges aventures, ainsi finirent ses tours et ses gambades, ses ruses et ses fourberies, toutes ses méchancetés, ses jeux et ses danses, et ses amours avec les jeunes filles.

» Alors le noble Hiawatha prit son âme, son esprit, son ombre; il parla et dit: ô Pau-Puk-Keewis! jamais plus, sous une figure humaine, vous ne chercherez de nouvelles aventures; jamais, riant et plaisantant, vous ne ferez tourbillonner la poussière et les feuilles; mais, là-haut dans le ciel, vous prendrez votre essor et volerez en décrivant des cercles. Je vous changerai en aigle; vous serez le *Keneu*, le grand aigle de guerre, chef de tous les oiseaux à plumes, chef des oiseaux d'Hiawatha.

» Et le nom de Pau-Puk-Keewis se retrouve encore dans le peuple, se retrouve encore parmi les chanteurs et parmi les conteurs d'histoires. Pendant l'hiver, lorsque les flocons de neige tourbillonnent autour des huttes, lorsque le vent, en bourrasques tumultueuses, chante et siffle au-dessus des cheminées; voici, dit-on, Pau-Puk-Keewis! le voici qui danse à travers le village, le voici qui fait sa moisson. »

XVII.

« Au loin, de tout côté, parmi les nations, s'étendaient le nom et la renommée de Kwasind. Aucun homme n'osait lutter avec Kwasind ; mais les méchants Puk-Wudjies, les nains envieux, les fées et les pigmées, complotèrent et conspirèrent contre lui. Si ce détestable Kwasind, dirent-ils, si cet énorme et insolent garçon continue quelque temps encore à déchirer tout ce qu'il touche, à mettre chaque chose en pièces, remplissant tout le monde d'effroi, qu'arrivera-t-il des Puk-Wudjies? qui s'inquiètera des Puk-Wudjies? Il nous écrasera comme des mousserons, et nous chassera tous vers les eaux ; il donnera nos corps à manger aux méchants Nec-ba-naw-baigs, aux esprits des eaux.

» Ainsi furieux, les nains conspirèrent tous contre l'homme fort, conspirèrent tous pour tuer Kwasind, pour délivrer le monde de Kwasind, de l'audacieux, tyrannique, impitoyable, orgueilleux, dangereux, Kwasind.

» Or, cette force merveilleuse de Kwasind reposait tout entière dans son crâne. Dans son crâne aussi était sa faiblesse ; là seulement il pouvait être blessé. Nulle part ailleurs une arme ne pouvait le percer, nulle part ailleurs une arme ne pouvait lui nuire. Et même la seule

arme qui pût le blesser en cet endroit et lui donner la mort, était la pomme conique du pin, était le cône bleu du pin. Voilà le fatal secret de Kwasind, secret ignoré de tous les mortels; mais les nains rusés, les Puk-Wudjies, le connaissaient, ils connaissaient ce moyen unique de tuer Kwasind.

« Ainsi donc ils rassemblèrent en tas, ils rassemblèrent les pommes coniques du pin; ils rassemblèrent les cônes bleus du pin dans les bois de Taquemenaw; ils les portèrent au bord de la rivière; ils les mirent en grand monceau à l'endroit où s'élançant de la rive, les rochers rouges s'inclinent sur la rivière. Là, attendant Kwasind, se tapit le méchant peuple des nains.

« C'était en la saison d'été, après l'heure de midi, l'air était brûlant et paisible; la rivière coulait sans une seule ride; les ombres dormaient sans mouvement; les insectes étincelaient au soleil, les insectes patinaient sur les eaux, remplissaient de leurs bourdonnements l'air assoupi, le remplissaient de leurs cris de guerre au loin retentissants.

« L'homme fort suivait le courant de la rivière; dans sa barque de bouleau Kwasind, suivait avec lenteur le courant du paresseux Taquemenaw, du Taquemenaw tout languissant sous la chaleur du jour, tout endormi dans le silence.

« Des branches qui pendaient sur le fleuve, des rameaux déliés du bouleau, descendit le doux esprit du sommeil. Au milieu de ses hôtes aériens, de ses invisi-

bles compagnons, arriva Naphawin, l'esprit du sommeil. Semblable au brillant Dush-Kwo-ne-She, semblable à la mouche-dragon, il voltigeait sur la tête appesantie de Kwasind.

» A l'oreille de celui-ci vint alors un murmure pareil à celui des vagues sur le bord de la mer, pareil à celui des ondes qui tombent au loin, pareil à celui des vents parmi les pins ; et sur son front il sentit les coups des petites masses d'armes, des masses d'armes aériennes que maniaient les légions du sommeil, les légions de Nephawin, l'esprit du sommeil ; il les sentit comme l'haleine de quelqu'un qui eût soufflé sur lui.

» Au premier coup dont ils le frappèrent, l'assoupissement descendit sur Kwasind ; au second coup, sa rame demeura sans mouvement ; au troisième, devant ses yeux le paysage vacilla dans l'obscurité, et Kwasind s'endormit tout à fait.

» Ainsi donc , flottant au gré des ondes , il descendit la rivière, dans la position d'un aveugle qui se tient tout droit ; il descendit le Taquemenaw, passant sous les bouleaux frémissants, sous les caps couverts de forêts, sous le campement des Pigmées, des Puk-Wudjies.

» Ils étaient là, tout armés, et attendaient : Ils firent pleuvoir les pommes de pins sur lui ; ils frappèrent ses épaules musculeuses ; ils frappèrent son crâne sans défense. Mort à Kwasind ! fut le cri de guerre que poussa soudain le peuple des Pigmées.

» Et lui s'affaissa de côté et tomba ; il tomba de côté

dans le fleuve ; il s'enfonça sous les eaux paresseuses, la tête la première, comme une loutre qui plonge ; la barque de bouleau abandonnée et vide descendit renversée le fond en l'air. De Kwasind on ne vit plus rien.

« Mais la mémoire de *l'homme fort* resta longtemps parmi le peuple ; et, quand à travers la forêt sévissait et rugissait la tempête d'hiver, lorsque les branches fracassées et en désordre craquaient, gémissaient, et se brisaient en deux. Kwasind ! criait-on. C'est Kwasind ! le voici qui fait sa récolte de bois. »

XVIII.

« Un vautour planant dans le ciel s'abat-il sur sa proie, sur le bison malade ou blessé, aussitôt un autre vautour, l'épiant de son poste aérien, le voit plonger vers le sol et le suit. Un troisième succède au second, descendant de l'air invisible. D'abord c'est un point, puis ce point devient un vautour, tant qu'enfin l'air est obscurci par leurs sombres ailes.

« De même les malheurs ne viennent pas seuls ; mais, comme s'ils se guettaient et s'attendaient, examinant chacun les mouvements de l'autre, lorsque le premier s'abat, les autres arrivent, arrivent, se réunissant comme un troupeau autour de leur victime malade et blessée.

D'abord c'est un nuage, puis ce nuage devient un chagrin; tant qu'enfin l'air est noir de soucis.

» Dans toutes les sombres régions du Nord, l'hiver, le puissant Peboam, soufflant alors sur les lacs et les rivières, avait changé les eaux en pierre; de sa chevelure, il secouait les flocons de neige, en sorte que les plaines étaient couvertes d'une nappe blanche, surface partout uniforme, comme si le créateur, avec sa main, eût, sur toute chose, passé le niveau.

» A travers la forêt immense et désolée errait le chasseur sur ses patins. Dans le village travaillaient les femmes. Elles broyaient le maïs, ou préparaient la peau de daim; et les jeunes gens jouaient ensemble sur la glace au jeu tumultueux de la balle, ou bien, dans la plaine, ils exécutaient la danse des patins.

» Un soir qu'il faisait bien sombre, après le coucher du soleil, dans son wigwam, *l'Onde souriante* était assise avec la vieille Nokomis, attendant le moment où elle entendrait les pas d'Hiawatha revenant de a chasse.

» La flamme du foyer brillait sur leurs faces; elles les peignait de rouges reflets, luisant dans les yeux de la vieille Nokomis comme la lumière de la lune sur les eaux, étincelant dans les yeux de *l'Onde souriante* comme le soleil sur les eaux. Derrière elles, leurs ombres s'allongeaient dans les coins du wigwam; au-dessus d'elles la fumée montait en spirales et s'enfonçait dans la cheminée.

« Alors le rideau de la porte fut lentement soulevé en dehors. Un moment le feu devint plus brillant, un moment la colonne de fumée s'écarta, et deux femmes entrèrent doucement, passèrent le seuil sans y être invitées, sans prononcer un mot de salut, sans accorder un signe d'attention, s'assirent dans le coin le plus reculé, s'accroupirent bien bas dans les ténèbres.

« D'après leur aspect et leurs vêtements, elles semblaient étrangères dans le village. Grande était leur pâleur, hideuses leurs figures, tandis que, assises là tristes et silencieuses, elles tremblaient et se tapissaient dans l'obscurité.

« Etait-ce la brise qui, murmurant au-dessus du toit, descendait par la cheminée dans le wigwam? était-ce la chouette, le Koko-Koho, envoyant son cri du fond de la forêt lugubre; mais il est sûr qu'une voix dit au milieu du silence : Ces femmes sont des cadavres revêtus de vêtements, ce sont des esprits qui viennent pour vous hanter du royaume de Ponemah, de la terre de l'autre vie.

« Cependant Hiawatha revint de la chasse dans la forêt, avec la neige sur sa chevelure, avec un daim fauve sur ses épaules. Aux pieds de *l'Onde souriante*, il jette son fardeau. Il lui parut en ce moment plus noble et plus beau que le jour où, pour la première fois, il vint la courtiser, où pour la première fois, à terre devant elle, il jeta un daim comme un signe de ses vœux, comme un gage de l'avenir.

« Alors il se retourna et vit les étrangères accroupies, tapies dans les ténèbres ; en lui-même il se dit ; qui sont-elles ? Qu'elles sont extraordinaires les hôtesses de Minehaha ! mais il ne questionna pas les étrangères ; il leur parla seulement pour leur souhaiter la bien-venue sous son toit, à sa table, à son foyer.

« Lorsque le repas du soir fut prêt, lorsque le daim eut été coupé en morceaux ; les deux pâles hôtesses, les étrangères, s'élançant du milieu des ténèbres, prirent les parts les plus délicates, prirent la graisse blanche du chevreuil mise de côté pour *l'Onde souriante*, pour la femme d'Hiawatha, sans en demander la permission, sans faire de remerciements. Elles dévorèrent avidement les portions et se retirèrent en toute hâte parmi les ténèbres dans le coin du wigwam.

« Hiawatha ne dit pas un mot, Nokomis ne fit pas un mouvement, *l'Onde souriante* ne fit pas un geste ; sur leurs traits n'eut lieu aucun changement. Minehaha se borna à dire doucement et tout bas : elles sont affamées : qu'elles agissent comme il leur convient le mieux ; qu'elles mangent puisqu'elles sont si affamées.

« Plus d'un jour blanchit l'horizon et s'éteignit, plus d'une nuit chassa la lumière du jour, comme le pin chasse les flocons de neige de ses rameaux aussi noirs que les ténèbres, et toujours les étrangères restaient là, sans bouger, assises et silencieuses dans le wigwam. Durant la nuit, que la tempête régnât dans les airs, ou que le ciel fût serein, elles s'enfonçaient dans la forêt, et

rapportaient du bois pour chauffer le wigwam ; elles rapportaient des pommes de pin pour brûler, toujours tristes et toujours silencieuses.

« Et lorsque Hiawatha revenait de la pêche ou de la chasse, lorsque le repas du soir était préparé et que les aliments avaient été partagés, de leur sombre retraite arrivaient en glissant les pâles hôtesses, les étrangères ; elles saisissaient les morceaux les plus délicats, mis à part pour *l'Onde souriante,* et sans essuyer de refus, sans subir une question, elles se retiraient promptement parmi les ombres.

« Jamais une seule fois, soit par un mot, soit par un regard, Hiawatha ne leur avait adressé de reproches ; jamais une seule fois la vieille Nokomis n'avait fait un geste d'impatience ; jamais une seule fois, *l'Onde souriante* n'avait témoigné de ressentiment pour leur insolence. Tous avaient silencieusement souffert, afin que les droits de l'hôte et de l'étranger, que les priviléges de l'hospitalité ne fussent pas froissés par un seul regard, ne fussent pas violés par un seul mot.

« Une fois, à minuit, dans le wigwam tristement éclairé par les torches qui brûlaient encore, par la flamme du foyer qui promenait çà et là une faible lueur, Hiawatha toujours vigilant, toujours attentif, entendit des soupirs répétés, entendit comme un sanglot de douleur.

« De sa couche se leva Hiawatha ; il quitta ses rudes peaux de bison, tira le rideau en peau de daim, vit les pâles hôtesses, les ombres assises toutes droites sur

leurs couches et pleurant au milieu du silence de minuit. O mes hôtesses, leur dit-il, pourquoi vos cœurs sont-ils ainsi affligés? pourquoi sanglotez-vous ainsi à l'heure de minuit? la vieille Nokomis, ou ma femme, ma Minehaha, vous aurait-elle par hasard offensées ou blessées par quelque rudesse? aurait-elle manqué aux devoirs de l'hospitalité?

« Alors les ombres cessèrent de pleurer, elles cessèrent de sangloter et de se lamenter; et elles dirent avec des voix douces : Nous sommes les esprits de ceux qui sont partis, les âmes de ceux qui autrefois étaient avec vous. Des royaumes de Chibiabos, nous venons ici pour vous éprouver; nous venons pour vous donner des conseils. Des cris de chagrin et des lamentations arrivent jusqu'à nous dans les îles des bienheureux, cris d'angoisse poussés par les vivants qui rappellent leurs amis trépassés, et nous attristent de leurs inutiles douleurs. C'est pourquoi nous sommes venus vous mettre à l'épreuve. Mais personne ne nous reconnait, personne ne s'inquiète de nous. Nous ne sommes qu'un fardeau pour vous; et nous voyons que les morts n'ont pas de place parmi les vivants.

« Rappelle-toi ceci, ô Hiawatha, et recommande-le à tout le peuple. Que dans l'avenir, il n'attriste plus avec ses lamentations les âmes des morts dans la terre des bienheureux. Ne mettez pas non plus d'aussi lourds fardeaux sur les tombes de ceux que vous ensevelissez;

n'y mettez pas tant de monceaux de fourrures et de Wampum, tant de vases et de chaudières ; car, sous ces fardeaux, les esprits succombent de fatigue. Donnez-leur seulement de la nourriture à emporter avec eux ; donnez-leur seulement du feu pour les éclairer.

« Pendant quatre jours, dure le voyage des esprits vers la terre des âmes et des ombres ; pendant quatre nuits durent leurs campements solitaires ; et quatre fois leurs bivouacs doivent être allumés. C'est pourquoi, lorsque les morts sont ensevelis, qu'un feu à l'approche de la nuit soit allumé sur leurs tombeaux, et que cela soit quatre fois répété, en sorte que, durant son voyage, l'âme ne manque pas d'une flamme bienfaisante pour l'éclairer, et ne marche pas à tâtons dans les ténèbres.

« Adieu, noble Hiawatha ! nous vous avons mis à l'épreuve ; nous avons tenté votre patience par notre présence incommode, par notre conduite outrageante; nous vous avons trouvé grand et noble. Ne succombez pas dans une épreuve plus grande, ne faiblissez pas dans une lutte plus pénible.

« Elles se turent, et de soudaines ténèbres s'abaissèrent et remplirent le wigwam silencieux. Hiawatha entendit comme un frôlement de robes qui passaient en traînant auprès de lui ; il entendit une main qu'il n'aperçut pas, soulever le rideau de la porte ; il sentit le souffle froid de l'air de la nuit. Pendant un moment il vit la clarté des étoiles ; mais il ne vit plus les esprits, il ne vit plus les âmes errantes et venues du royaume de Pomenah, de la terre de l'autre vie. »

XIX.

« Oh! le long et pénible hiver! ô le froid et cruel hiver! toujours, de plus en plus épaisse, se durcit la glace sur le lac et sur la rivière. Toujours, de plus en plus haute s'amasse la neige sur toute la contrée, s'amasse la neige qui s'étend au loin chassée à travers la forêt tout autour du village.

« A peine, hors de son wigwam enseveli, le chasseur pouvait-il s'ouvrir un passage avec ses gantelets et ses patins; il marchait à travers les bois cherchant un oiseau ou un quadrupède, et n'en trouvant pas; il ne voyait aucune trace de daim ou de lapin. Sur la neige, il n'apercevait aucune empreinte de pas; dans la forêt sinistre et toute brillante de frimats, il tombait et restait à terre; ne pouvant surmonter sa faiblesse, il périssait là de froid et de faim.

« Oh! la famine et la fièvre! oh! les ravages de la famine! oh! l'épuisement de la fièvre! oh! les cris des enfants! oh! les angoisses des femmes! Toute la terre était malade et avait faim. L'air qui environnait les hommes était affamé; le ciel qui s'étendait au-dessus d'eux était affamé; et, dans le ciel, les étoiles affamées étincelaient sur eux comme les yeux des loups.

« Sous le wigwam d'Hiawatha entrèrent deux hôtes,

silencieux comme les esprits qui l'avaient hanté naguère, et sombres comme eux. Ils n'attendirent pas qu'on les invitât ; ils ne dirent rien en franchissant le seuil ; mais ils s'assirent sans proférer un seul mot sur le siége de *l'Onde souriante ;* avec un œil hagard et creux ils regardèrent en face *l'Onde souriante* ; et le premier dit : regarde-moi, je suis la famine (Bukadawin) ! et l'autre dit : regarde-moi, je suis la fièvre (Ahkosewin) !

» Et l'aimable *Onde souriante* frissonna en voyant leurs yeux fixés sur elle, frissonna en entendant les mots qu'ils prononcèrent. Elle se coucha silencieusement sur son lit ; elle se couvrit la face, mais ne fit aucune réponse. Elle gisait là, tour à tour glacée et brûlante ; tremblant sous les regards que les deux spectres jettaient sur elle, tremblant aux paroles terribles qu'ils prononçaient.

» Au loin, dans la forêt déserte, comme un insensé courait Hiawatha ; dans son cœur était une tristesse mortelle, sur son visage une fermeté de marbre ; sur son front jaillissait la sueur de l'angoisse ; mais elle gelait et ne tombait pas.

» Enveloppé de fourrures et armé pour la chasse, avec son puissant arc de frêne, avec son carquois plein de flèches, avec ses gantelets, dans les bois vastes et solitaires, monté sur ses patins, il s'engagea à grands pas.

» Gitche-Manitou ! le puissant ! criait-il, en levant dans cette heure d'amère angoisse, les yeux vers le ciel ; ô mon père, donnez des aliments à vos fils ; donnez-nous

des aliments, ou il nous faudra périr. Donnez-moi des aliments pour Minehaha! pour ma Minehaha qui se meurt!

« A travers la forêt qui en retentit au loin, à travers la forêt vaste et vide résonna ce cri de désolation; mais rien ne lui répondit, si ce n'est l'écho de son cri, si ce n'est l'écho des bois! Minehaha! Minehaha!

« Pendant tout le jour, Hiawatha parcourut cette vaste et mélancolique solitude, errant à travers les mornes bosquets par où, aux aimables jours de l'été, de cet été dont il gardera toujours le souvenir, il avait, de la terre des Dacotahs, amené sa jeune épouse dans sa demeure. Alors les oiseaux chantaient dans les halliers; les ruisseaux riaient et brillaient; l'air était plein de senteurs, et l'aimable *Onde souriante*, disait sans que sa voix tremblât: je vous suivrai, ô mon époux.

« Dans le wigwam, avec Nokomis, avec ses deux sombres hôtes qui ne la quittaient pas, avec la famine et la fièvre, elle gisait la bien-aimée, elle était mourante, Minehaha!

« Ecoutez, disait-elle; j'entends comme une grande chute d'eau; j'entends un mugissement et une chute d'eau; j'entends les cascades de Minehaha qui m'appellent dans le lointain. Non, mon enfant, répondait la vieille Nokomis; c'est le vent de la nuit au milieu des pins.

« Regardez, disait-elle encore; je vois mon père qui se tient seul et debout sur le seuil de sa porte. Il me fait

signe du seuil de son wigwam. Il m'appelle dans la terre des Dacotahs : non, mon enfant, répondait la vieille Nokomis ; c'est la fumée qui tourbillonne ; c'est la fumée qui semble faire des signes.

» Ah ! s'écriait Minchaha, les yeux de Panguk brillent sur moi dans les ténèbres ; je sens ses doigts de glace qui saisissent les miens dans les ténèbres. Hiawatha ! Hiawatha !

» Et le désespéré Hiawatha qui se trouvait alors bien loin au milieu des bois, à bien des milles au milieu des montagnes, entendit ce cri soudain de douleur, entendit la voix de Minehaha qui appelait dans les ténèbres, Hiawatha ! Hiawatha ! Sur les plaines de neige désertes et sans chemin, sous les arbres chargés de neige, il vola, se précipitant vers sa demeure les mains vides de butin et le cœur plein de désespoir ; il entendit Nokomis gémissant et se lamentant. Wahonomin ! Wahonomin ! que ne suis-je morte à ta place ! que ne suis-je morte comme tu es morte ! Wahonomin ! Wahonomin !

» Et il s'élança dans le wigwam, il vit la vieille Nokomis qui balançait lentement son corps et gémissait ; il vit l'aimable Minehaha étendue morte et froide devant lui. Alors son cœur éclata dans sa poitrine, il poussa un tel cri de douleur que la forêt gémit et frissonna, que les étoiles elles-mêmes, dans le ciel, frémirent et tremblèrent à la vue de sa douleur.

» Puis il s'assit à terre, immobile et sans voix, il s'assit sur la couche de Minehaha, aux pieds de l'*Onde sou-*

riante, près de ces pieds si alertes naguère, et qui jamais, à l'avenir, ne devaient plus courir pour le rencontrer, ne devaient plus courir pour le suivre.

» De ses deux mains, il se couvrit la face; pendant sept longs jours et sept nuits il resta là, comme privé de ses sens, muet, sans mouvement, sans conscience de la lumière ou des ténèbres.

» Puis ils ensevelirent Minehaha! Dans la neige, ils lui creusèrent un tombeau; ils lui creusèrent un tombeau au milieu de la forêt profonde et obscure, sous les pins murmurants. Ils la parèrent de ses plus riches vêtements; ils l'enveloppèrent de ses robes d'hermine, ils la couvrirent d'une neige pareille à l'hermine. C'est ainsi qu'ils ensevelirent Minehaha.

» Et quand vint la nuit, ils allumèrent un feu sur son tombeau; ils l'allumèrent quatre fois, pour éclairer son âme pendant son voyage aux îles des Bienheureux. Par la porte de son wigwam, Hiawatha l'aperçut brûlant dans la forêt, éclairant les sombres pins. Il quitta son lit de douleur, il quitta le lit de Minehaha; et, debout sur le seuil de sa hutte, il veilla afin que la flamme ne pût s'éteindre, afin qu'en s'éteignant elle ne la laissât point dans les ténèbres.

» Adieu, dit-il, Minehaha! adieu, ô mon *Onde souriante!* Tout mon cœur est enseveli avec vous; toutes mes pensées s'en vont avec vous. Ne revenez pas, pour avoir à supporter la fatigue, pour avoir à supporter la souffrance là où la famine et la fièvre épuisent le cœur

et minent le corps. Bientôt ma tâche sera achevée ; bientôt je suivrai la trace de vos pas dans les îles des Bienheureux, dans le royaume de Pomenah, dans la terre de l'autre vie.

XX.

« Dans sa hutte, près d'une rivière, tout près d'une rivière gelée, était assis un vieillard triste et solitaire. Sa chevelure avait la blancheur d'une nappe de neige ; le feu de son âtre brûlait faible et pâle ; et le vieillard tremblait et frissonnait, enveloppé de son waubewyon, de son manteau de peau blanche en haillons ; il n'entendait rien, si ce n'est la tempête et la neige tandis qu'elles tourbillonnaient, sifflaient, et couraient dans l'espace.

« Les charbons blanchissaient sous les cendres, le feu mourait lentement, lorsqu'un jeune homme, à la marche agile, se présenta sur le seuil de la porte ouverte. Ses joues étaient animées par le sang de la jeunesse, et ses yeux doux comme les étoiles au printemps. Son front était ceint de gazon, ceint et ombragé de gazon odorant. Sur ses lèvres rayonnait un sourire de beauté qui remplissait toute la hutte d'une lumière céleste. Sa main tenait un faisceau de fleurs qui parfumait toute la hutte de ses douces émanations.

« Ah ! mon fils, s'écria le vieillard ; heureux sont mes yeux de vous voir ! asseyez-vous là, sur la natte à côté de moi. Asseyez-vous là, près des charbons mourants ; passons la nuit ensemble ; parlez-moi de vos étranges aventures, des terres où vous avez voyagé. Je vous raconterai mes prouesses et mes nombreux et merveilleux exploits.

« De son sac il tira son calumet d'amitié, calumet très ancien et de forme singulière ; le fourneau était en pierre rouge avec un tuyau en roseau orné de plumes. Il fut rempli d'écorce de saule ; un charbon ardent fut mis dessus ; le vieillard donna le calumet à son hôte, à l'étranger, et commença à parler en ces termes :

« Lorsque j'envoie mon haleine autour de moi, lorsque je souffle sur la contrée, toutes les rivières sont sans mouvement : l'eau devient dure comme la pierre.

« Le jeune homme répondit en souriant : lorsque j'envoie mon haleine autour de moi, lorsque je souffle sur la contrée, des fleurs naissent sur toutes les prairies, et les rivières se précipitent en murmurant.

« Lorsque je secoue ma chevelure grise, répliqua le vieillard en fronçant son noir sourcil, toute la terre est couverte de neige, toutes les feuilles tombent des branches et languissent, meurent et se flétrissent ; car je n'ai qu'à souffler ; et aussitôt elles ne sont plus. Du sein des eaux et des marais s'élèvent les oies sauvages et le héron, et ils fuient au loin vers les pays éloignés ; car je n'ai qu'à parler, et ils disparaissent ; partout où mes pas se

dirigent, toutes les bêtes sauvages de la forêt se cachent dans les trous et les cavernes; la terre devient comme le silex.

» Lorsque je secoue mes boucles flottantes, dit le jeune homme avec un doux sourire, les pluies tombent en ondées chaudes et bienfaisantes; les plantes joyeuses lèvent leurs têtes: dans leurs étangs et leurs marais, l'oie sauvage et le héron se replongent; l'hirondelle aux ailes aiguës s'élance vers sa demeure; l'oiseau bleu et le robin font entendre leurs voix, et partout où mes pas se promènent, toutes les prairies roulent des vagues de fleurs, tous les bois résonnent de chants, tous les arbres sont noirs de feuillages.

» Pendant qu'ils parlaient ainsi, la nuit s'éloigna; et des royaumes lointains de Wabun, de sa brillante demeure d'argent, comme un guerrier peint et paré, vint le soleil; et il dit: regardez-moi, moi, Gheezis, le grand soleil; regardez-moi.

» Alors la langue du vieillard resta muette, et l'air devint chaud et agréable. Sur le wigwam se mirent à chanter mélodieusement l'oiseau bleu et le robin; et le ruisseau commença à murmurer. Un parfum de gazon naissant se répandit dans la hutte. Et Segwun, le jeune étranger, aperçut plus distinctement au milieu du crépuscule la forme glacée qui était devant lui; c'était Péboan, l'hiver.

» De ses yeux les larmes coulaient, comme d'un lac qui dégèle s'échappent les ruisseaux; et tandis que le soleil

montait dans le ciel en jetant des cris de joie, son corps se rétrécissait et s'amoindrissait, tant qu'enfin il s'évanouit dans l'air, tant qu'enfin il rentra dans le sol ; et le jeune homme vit à ses pieds, sur la pierre même du foyer, là où le feu avait roulé sa fumée et ses vapeurs, il vit les fleurs les plus précoces du printemps, il vit la beauté du printemps, il vit Miskodeed (1) dans toute sa fleur. »

Cette gracieuse allégorie se termine par une description circonstanciée du retour de la chaleur et de la vie, des oiseaux chanteurs et des oiseaux voyageurs.

« Cependant, de ses lointaines excursions dans l'Est, dans les régions du matin, dans la terre lumineuse *du lapin blanc*, le vieil Iagoo revint parmi les siens ; le vieil Iagoo, grand voyageur, grand hâbleur, toujours riche en nouvelles et étranges aventures, en merveilles et prodiges.

» Et tandis qu'il parlait de ses miraculeuses aventures, le peuple du village l'écoutait, et répondait en riant. Ugh ! c'est bien là Iagoo. Aucun autre ne voit de semblables merveilles.

» Il avait vu, disait-il, un lac plus grand que le grand lac, plus large que le Gitche-Gumee, si amer que personne ne pourrait en boire. En entendant ce début, les guerriers se regardaient les uns les autres ; les femmes se regardaient les unes les autres ; souriaient et disaient :

(1) *Claytenica Virginica.*

cela ne peut être; non, en vérité, cela ne peut être.

» Sur ce lac, ajoutait Iagoo, vint un grand canot avec des ailes, vint un canot qui volait tout garni d'ailes, plus gros qu'un bouquet de pins, plus haut que le plus grand des arbres. Et les vieillards et les femmes de se regarder et de ricaner entre eux : non disaient-ils, nous ne croyons pas cela.

» Des bouches de ce canot, disait encore Iagoo, pour me saluer sortit Waywassimo, l'éclair, sortit le tonnerre, Anneekeo. Et les guerriers et les femmes riaient à gorge déployée du pauvre Iagoo. Eh! disaient-ils, quelles fables nous racontez-vous là?

» Dans ce canot, continuait Iagoo, est venue une tribu, dans ce grand canot ailé est venue une centaine de guerriers. Toutes leurs faces étaient peintes en blanc, et leurs mentons couverts de cheveux. A ces mots, les guerriers et les femmes riaient et poussaient des cris moqueurs, comme les corbeaux sur les sommets des arbres, comme des corneilles sur les pins. Quels mensonges, disaient-ils, nous contez-vous! n'allez pas vous figurer que nous vous croyons.

» Hiawatha seul ne rit point; il prit gravement la parole, et répondit aux moqueurs et aux railleurs : Tout ce que nous dit Iagoo est vrai; j'ai vu dans une vision, j'ai vu le grand canot avec ses ailes; j'ai vu le peuple aux faces blanches; j'ai vu l'arrivée de ce peuple, venant des régions du matin, de la terre lumineuse *du lapin blanc*.

» Gitche-Manitou, le puissant, le grand esprit, le

créateur, les envoie ici pour accomplir ses ordres, les envoie vers nous chargés de son message. Partout où ils vont, devant eux pullule la mouche armée d'un dard, pullule l'abeille, l'ouvrière en miel. Partout où ils marchent, sous leurs pas naît une fleur inconnue parmi nous, naît et fleurit le pied de l'homme blanc.

» Accueillons donc bien les étrangers; saluons-les comme des amis et comme des frères, et quand ils viendront pour nous voir, donnons-leur la main droite de notre cœur et de notre amitié. Voilà ce que dans ma vision m'a dit Gitche-Manitou, le puissant.

» Dans cette vision je découvris aussi tous les secrets de l'avenir et les jours éloignés qui doivent être. Je vis accourir les nations inconnues et nombreuses venant de l'Est. Toute la terre était pleine d'hommes sans cesse agissant, luttant, travaillant, faisant mille efforts, parlant plusieurs langues, et néanmoins sentant tous battre un même cœur dans leur poitrine. Au milieu des bois retentissaient leurs haches. Leur villes fumaient dans toutes les vallées : sur tous les lacs, sur toutes les rivières couraient les grands canots portant le tonnerre.

» Puis, une plus sombre vision passa devant moi, vague et pareille à un nuage. Je vis toutes nos nations dispersées, oubliant mes conseils, affaiblies, combattant les unes contre les autres. Je vis les restes de notre peuple balayés vers l'Ouest, farouches et misérables, balayés comme les nuages mis en lambeaux par la tempête, comme les feuilles flétries de l'automne. »

XXI.

Nous touchons au dénouement du poëme d'Hiawatha. L'arrivée des hommes blancs paraît être l'événement que les destins ont marqué pour clore en quelque sorte la mission du héros civilisateur; il quitte, en effet, son peuple au moment même où la race annoncée se présente. Son départ fait le sujet du dernier chant que nous allons analyser plutôt que de traduire.

Sur le rivage de Gitche-Gumee, à la porte de son wigwam, Hiawatha se tient debout et attend. Le jour se lève. Tout l'air est rempli de fraîcheur, toute la terre est éclatante de jeunesse, et devant lui à travers la lumière du soleil, se dirigeant vers les forêts de l'Ouest, passent en essaims les abeilles dorées, les faiseuses de miel. Elles brillent et murmurent au soleil. Au-dessus d'Hiawatha resplendit le ciel; le lac s'étend calme devant lui; l'esturgeon y bondit, étincelant à la lumière du jour. Sur les bords se dressent la forêt réfléchie par les eaux. Chaque sommet d'arbre a son image immobile dans les eaux.

Le front d'Hiawatha a perdu toute trace de douleur. Il est pur comme la savane débarrassée du brouillard. Avec un sourire de joie et de triomphe, avec un regard

de ravissement, pareil à celui d'un homme auquel une vision découvre ce qui sera, mais n'est pas encore, Hiawatha reste dans l'attitude de l'attente. Ses mains sont levées vers le ciel et étendues. A travers ses doigts écartés tombent sur ses traits les rayons du soleil ; ils marbrent ses épaules nues, comme à travers les feuilles et les branches, la lumière marbre le tronc du chêne sur lequel elle descend.

Flottant et volant sur les eaux, quelque chose dans le lointain nuageux, dans les brumes du matin, se montre, et grandit, et s'approche toujours. Est-ce Shingebis le plongeur ? Est-ce le pélican ou le héron ? Est-ce l'oie blanche avec son col et ses plumes lustrées et humides. Non, c'est une barque de bouleau avec ses pagaies. Tour à tour, elle s'élève sur l'onde et s'y enfonce. Dans ce canot sont des hommes venus des régions éloignées *du lapin blanc*, des régions du matin, et avec eux est le chef vêtu de noir, le prophète, le prêtre de la prière, la face pâle entourée de ses guides et de ses compagnons.

Le noble Hiawatha, les mains élevées en l'air, en signe de bienvenue, attend plein de joie que la barque de bouleau avec ses pagaies ait froissé les cailloux brillants de la plage, et que le chef à la robe noire qui porte une croix dessinée sur sa poitrine, ait mis le pied sur le sable de la rive.

Alors il adresse aux nouveaux venus un long et affectueux discours, auquel le chef à la robe noire répond de la manière suivante, en hésitant un peu, comme em-

ployant des expressions qui lui sont peu familières. « La paix soit avec vous, Hiawatha ; la paix soit avec vous et avec votre peuple ; la paix de la prière et la paix du pardon, la paix du Christ et la paix de Marie. »

Le généreux Hiawatha conduit les étrangers dans son wigwam, les fait asseoir sur des peaux de bison et d'hermine ; la soigneuse et vieille Nokomis place devant eux des aliments dans des assiettes de tilleul ; elle leur apporte de l'eau dans des écuelles de bouleau ; elle apporte le calumet pacifique ; elle l'apporte rempli et tout allumé.

Tous les vieillards du village, puis les guerriers de la nation, les prophètes, les magiciens, les médecins, viennent pour saluer les étrangers. En cercle, autour de la porte avec leur calumet, ils s'asseyent en silence, attendant le moment de les voir, le moment de recevoir leur message. Enfin le chef à la robe noire, le visage pâle, sort du wigwam pour les saluer ; il hésite un peu en parlant, car il prononce des mots qui ne lui sont pas encore familiers. Tous lui répondent : c'est bien de votre part, ô mon frère, de venir de si loin pour nous voir.

Alors le chef à la robe noire leur expose l'objet de sa mission, et les principaux dogmes de la nouvelle foi qu'il leur apporte, « et les chefs répondent en ces termes : nous avons écouté votre message ; nous avons entendu vos paroles de sagesse ; nous réfléchirons à ce que vous venez de nous dire ; il est bien de votre part, ô frères, d'être venus de si loin pour nous voir. » Alors ils se lèvent et partent, chacun se dirigeant vers son

wigwam ; aux jeunes gens et aux femmes ils disent l'histoire des étrangers que le maître de la vie a envoyés des régions resplendissantes *du lapin blanc.*

Pendant l'après-midi, le silence et la châleur absorbèrent toute la nature. Autour du wigwam, la forêt faisait entendre un murmure assoupissant, les eaux se brisaient sur la plage en rendant un bruit qui portait au sommeil. Dans les champs de blé, avec sa voix aigre et incessante, chantait la sauterelle ; et les hôtes d'Hiawatha, accablés par le poids de la chaleur, sommeillaient dans le wigwam..

Lentement tombèrent l'obscurité et la fraîcheur du soir ; les longs et obliques rayons du soleil lancèrent leurs dards à travers la forêt, brisant ses remparts d'ombre ; ils s'enfoncèrent dans chaque retraite ignorée, cherchant les halliers, les vallons, les profondeurs, et toujours les hôtes d'Hiawatha dormaient dans le wigwam silencieux.

Hiawatha se lève et parlant à voix basse, fait ses adieux à la vieille Nokomis : Je pars, ô Nokomis, pour un long et lointain voyage aux portes du soleil couchant, aux régions du vent de la patrie, du vent du Nord-Ouest, de Keewaydin ; mais ces hôtes que je laisse derrière moi, je les mets sous votre garde et sous votre protection. Veillez à ce que rien de funeste ne leur advienne ; veillez à ce que nulle crainte ne les trouble, à ce que nul danger, nul soupçon; nul besoin d'aliments ou d'abri, ne les rende malheureux dans ma demeure.

Puis Hiawatha sort dans le village, dit adieu à tous les guerriers, à tous les jeunes gens ; il leur recommande, comme à Nokomis, de respecter, de protéger ses hôtes ; il leur recommande d'écouter leurs sages paroles, les vérités qu'ils annoncent, « car le maître de la vie les a envoyés de la région de la lumière et du matin. »

« Sur le rivage s'arrête Hiawatha, il se tourne et agite sa main en signe d'adieu : sur l'eau limpide et scintillante il lance son esquif de bouleau ; de la grève, il le fait glisser dans les ondes ; il lui dit tout bas : vers l'Ouest ! vers l'Ouest ! et avec vigueur, il le pousse en avant.

» Le soleil du soir, en s'abaissant, colora les nuages d'un feu empourpré, enflamma le vaste ciel comme une savane, laissa sur les ondes unies une longue trace, une longue traînée de splendeur ; naviguant sur cette nappe brillante comme sur une rivière de feu, Hiawatha fit voile vers l'Ouest, au milieu des rayons du soleil couchant, au milieu des vapeurs ardentes, au milieu des ténèbres du soir. De la rive, le peuple le regarda flottant, montant, descendant, jusqu'à ce que le canot semblât comme prendre son essor dans cette mer de lumière, puis s'enfoncer dans les nuages, semblables à la nouvelle lune qui se plonge lentement, lentement, dans un lointain rougi. Et le peuple disait : adieu pour toujours, Hiawatha ! forêts, vagues, oiseaux, répétèrent ces adieux.

» Ainsi partit Hiawatha, Hiawatha le bien-aimé, au milieu des gloires du soleil couchant, au milieu des va-

peurs empourprées du soir. Ainsi il partit pour les régions du vent de la patrie, du vent du Nord-Ouest, de Keewaydin, pour les îles des bienheureux, pour le royaume de Ponemah, pour la terre de l'autre vie. »

Nos lecteurs se rappellent sans doute que Hiawatha était né, suivant le poëme, *en un temps perdu dans la nuit du passé ;* nous le voyons cependant prolonger sa mission jusqu'à l'arrivée des Européens dans le Nord de l'Amérique ; et même, à cette époque, il est encore plein de vigueur. Les contemporains de son enfance, ceux au milieu desquels il est venu au monde, Nokomis, Iagoo, Shingebis le plongeur sont pareillement encore en vie. On pourrait expliquer cette longue existence en employant le procédé allemand. Les compagnons d'Hiawatha et le petit-fils de Nokomis seraient des personnages allégoriques, des mythes. Les premiers figureraient la peuplade qui donna le jour à Hiawatha, et celui-ci représenterait l'imparfaite civilisation des tribus de l'Amérique du Nord qui, ayant pris naissance dans un temps dont les Indiens gardent seulement un vague souvenir, a cédé la place à la civilisation supérieure que l'Europe leur apporta vers le milieu du XVI[e] siècle de notre ère. Hiawatha reçoit bien les étrangers, il exhorte les siens à les écouter ; mais lui, cependant, se retire, et, montant sur son canot, il lui dit : *Cingle vers l'Ouest.* Avec un peu de bonne volonté on pourrait voir là-dedans le génie indien qui, tout en accueillant avec une sorte de respect le génie européen, tout en se fondant même avec lui par

quelques côtés, aime cependant avant tout la liberté de la vie sauvage, et pour en jouir plus en sûreté, se retire vers les contrées encore désertes du Nord-Ouest de l'Amérique (1).

Reste à savoir maintenant, si nous ne devons pas en partie à l'imagination de M. Long-Fellow, les traits et les circonstances qui permettent de trouver dans cette légende indienne le caractère allégorique que nous nous plaisons à signaler.

(1) On trouve dans le numéro de la *Revue des Deux-Mondes* du 15 août 1859, un article consacré au voyage de M. Paul Kane parmi les *peaux-rouges* du Nord de l'Amérique. Ce travail mérite d'être lu, car il analyse un ouvrage qui sera certainement une des dernières études faites d'après nature, si l'on nous permet cette expression, sur ces peuplades de jour en jour refoulées et affaiblies. Plusieurs passages de M. Paul Kane relatifs aux mœurs et aux croyances des Indiens de l'Amérique septentrionale confirment le récit poétique de Long-Fellow.

